

DIX FAÇONS DE TUER

originales

le patron de
sa femme

RECUEIL DE NOUVELLES



SOREZ



PREAMBULE

Il faut bien admettre qu'en ces temps de tyrannie de l'attention, l'ère des descriptions littéraires grandioses est révolue. Désolé. À croire que de nos jours, on n'a plus le temps. De lire. De courir. De tuer.

Tyrannie de l'attention,
Écrasant la réflexion,
Dans ce flot sans fin.

Pourtant, je demeure convaincu qu'il existe une véritable jouissance à élaborer des scénarios périlleux pour autrui. Bien entendu, pourvu que l'originalité soit le maître-mot !

Ainsi, prêt d'un feu de cheminée, dans le train, le métro, dans votre lit ou ailleurs, laissez-vous glisser dans les sinuosités moelleuses de ces récits. Par contre, si je prétends que je vais capturer le boss de ma douce moitié avec une tapette géante, ce ne sera pas peut-être pas avec une tapette. Vous savez : tout est vrai, tout est faux. À toi, jeune apprenti tueur né, d'édifier ta propre réalité.

Enfin, si tu subis les desseins hégémoniques d'un petit chef sinistre, plutôt aimable en apparence, mais déficient en matière de communication. Avec un ego démesuré. Une fierté mal placée. Ces dix histoires te sont dédicacé.

Employés opprimés,
Dans l'ombre, leurs voix étouffées,
Justice espérée.

SOMMAIRE

- 1. Spectacle pour enfants**
- 2. Valises**
- 3. Tuer est un métier**
- 4. Best of**
- 5. La roue de Hamster**
- 6. Moi-je, moi-je**
- 7. Zoo**
- 8. Lanceur de couteau**
- 9. Corde raide**
- 10. Chasse à la reine des neiges**
- Bonus - le gourou gourou**

1. SPECTACLE POUR ENFANTS

L'appareil a été conçu par un expert, avec des circuits secondaires pour protéger le détonateur et les horloges. Un ressort est fixé sur la plaque arrière. La bombe se trouve dissimulée à l'intérieur d'une télévision, qui a été placée dans le vestiaire des arbitres, dans le gymnase. Aujourd'hui, c'est le spectacle de l'école.

Cette année, Gustave n'a pas le choix. Sollicité à plusieurs reprises par son neveu, il est contraint d'assister aux festivités de fin d'année.

Gustave, c'est le PDG d'une petite entreprise de pic à glace *made in France*. Récemment, il aurait agressé une employée et son gamin. Le petit serait tombé au sol, la tête la première. Du sang. Des hématomes. Des plaintes. Des menaces. Gustave s'en fou. Il ne veut pas comprendre. La vie de famille, les enfants, tout ça. Ça le dépasse. Il refuse de rester en couple parce qu'au bout d'un moment, il faut fonder une famille. Et il n'aime pas la famille Gustave. Il préfère ses potes, ses verres de Ricard et les putes.

La nuit, il fréquente les rues les plus glauques de Lyon, là où se perdent la Mecque des Vagabonds, les bons à rien, les mauvais à tout, les fournisseurs de rêves, les camés. Parfois, ivre mort, il se réveille sur un matelas infesté de punaises dans un squat du vieux Lyon. Dégouté. Il se jure d'arrêter ses conneries alors il charbonne comme un guerrier. Et le temps est l'élément essentiel pour toute réussite. Et pour toute rechute aussi.

Au prochain verre d'alcool, à la prochaine danseuse vêtue de bikinis grands comme des lingettes, il donnera toutes ses économies.

RÉVEIL

Quand ce matin, son portable sonne, il répond d'une voix ensommeillée. Ce genre de voix qui semble venir des régions les plus perdues de nous-même. Sa sœur répète :

— Tu lui as promis que tu venais ! C'est son dernier spectacle en primaire, après il passe en sixième. Je compte sur toi !

Encore abruti par le sommeil, il enfle un jean, une chemise et se brosse les dents. Bien sûr, il est en retard, mais l'important, c'est que le mioche le voit dans la salle. Il n'a jamais aimé ce genre de représentation scolaire. C'est à cause de ses souvenirs. Petit, tous les gamins se moquaient de lui. « Le bouboule », « Le gros » qu'ils disaient tous.

Depuis, Gustave a développé une aversion pour les enfants.

9h00

A l'entrée du gymnase : des parents fumants, des poussettes, des gamins hurlants qu'ils veulent jouer à la console vidéo.

À l'intérieur, il ne reconnaît aucun visage. Rien ne lui permet de planter des repères à cette folle matinée. Il a des maux de tête terribles quand il apprend que son neveu passera dans une heure et demie et qu'il devra visionner toutes les autres représentations.

Entre temps, d'autres adultes s'entassent autour. Il essaye de faire le vide dans son esprit. Rêve de boire une bière. Impossible de sortir. Chaleur. Odeur de transpiration. Et cinq cents parents excités de voir leurs progénitures dansés sur les chansons de Kids United.

ET C'EST PARTI

Cela commence par les premières sections de maternelles. Ridicule. Gustave se frotte les yeux.

Qu'est-ce que je fais là ?

Il comprend pourquoi il a occulté toutes ces représentations. Des costumes en papier mâché, des sacs poubelles, des t-shirts unis.

Le second groupe arrive sur scène. Musique, danse, acrobatie. Tout est trop ennuyeux.

Puis les classes de CP. Un peu d'effort vestimentaire, un peu de tenue.

On tient presque quelque chose.

Mais il y a toujours ce gamin qui ne comprend pas les consignes. Il tourne dans le mauvais sens, saute quand il faut s'accroupir. Tout le monde reste fixé sur cette silhouette qui réalise tout le contraire. Ce con gâche tous les films de famille.

3% de batterie.

Dans un coin, quelques ados font la gueule, des gamines sur leurs iPhone, des gamins qui roulent des épaules en survêtement Lacoste.

C'est long. C'est chiant.

Dans le vestiaire pour arbitre, pour l'instant fermé à clé, la bombe. Il suffira de débrancher la télévision à l'intérieur et tout sera terminé.

Pourquoi mettre autant de charges explosives dans ce complexe sportif ? Qui veut entrer dans la légende du terrorisme international ?

Une maman se met à crier : "C'est mon fiiiils".

Gustave n'ose pas croiser le regard des gens. Il se sent mal à l'aise comme un gars qui fait du *ping-pong* dans un combat de

MMA. Il regarde sa montre, se mordille les lèvres. Il songe que les mioches, à l'image de celui du fils de la secrétaire, ne servent à rien. Ils savent tout, tout le temps.

On applaudit le groupe suivant. Encore la thématique de Harry Potter. Gustave voudrait disparaître. Trouver le chemin secret qui permet de s'évader de ce piège. Creuser sous son siège et suivre une galerie imaginaire.

Dans le dos de Gustave, une silhouette noire, insaisissable.

_ Nous appelons les élèves de CE2, dit une voix au micro.

Cette fois, Gustave se lève et rejoint l'extérieur en se faufilant dans la foule comme durant un concert de hard rock. Sur le parking, même s'il n'a pas fumé depuis quatre ans, il demande une blonde.

_ Désolé, que des roulés.

_ Ah.

_ Moi, j'ai qu'un joint.

_ Ah.

_ Tu veux fumer ?

...

Gustave aspire de longues bouffées. Plus jeune, il fumait du matin au soir. C'était son écran de fumée, sa façon d'être dans l'univers. Il comprit plus tard, qu'il vivait dans « Un monde » et les autres jeunes dans le monde réel.

10 minutes

Il ne peut plus parler. Bouche pâteuse. Yeux vitreux. Et la parano charge comme des indiens dans un film de Clint

Eastwood. La peur de se faire écraser par des parents. De rater le spectacle de son neveu. De croiser une ex-furieuse. De se faire arrêter par les flics.

Il secoue la tête pour chasser toutes ces idées noires.

1% de batterie.

À l'intérieur, ce sont les CM1. Puis les CM2. Chorégraphie. Youpi. Tout tourne. Il faut qu'il prenne l'air. Qu'il mette la tête sous l'eau.

Gustave est persuadé que des inconnus avec des yeux gigantesques le regardent avec insistance. Il réprouve un besoin d'isolement, de rentrer chez lui.

Il fonce aux toilettes.

Dans le couloir, personne. Il passe devant le vestiaire des arbitres.

La porte s'ouvre. Une ombre surgit. Gustave ne peut rien faire. Un voile tombe devant ses yeux. La porte se ferme derrière lui.

L'ATTENTE

Quelle heure est-il ? Quel jour ? Depuis combien de temps est-il endormi ? Pourquoi ?

Les heures s'écoulent dans cet espace confiné, et Gustave se sent de plus en plus pris au piège. L'angoisse monte en lui, sourde et insidieuse, comme un serpent venimeux qui rampe autour de lui. La télévision diffuse le même spectacle pour enfants. Sur un post-it, il est écrit :

Si t'arrêtes la télé, la bombe explose.

Le vestiaire, d'abord simplement inconfortable, devient oppressant. Les parois semblent se refermer sur lui. Il a cette nette impression d'étouffer, de lutter pour chaque inspiration. Ce sentiment lui serre la gorge, comme si les murs invisibles de sa propre existence menacent de l'engloutir.

Le spectacle pour enfants en boucle sur l'écran n'est qu'un rappel constant de ce qu'il craint le plus : la paternité. L'idée d'avoir des enfants, de devoir prendre soin d'eux, de les aimer et de les protéger, le terrifie.

Pourquoi avait-il giflé le gamin de la secrétaire ? Insulter la secrétaire ? Sous-estimer le mari de la secrétaire ?

La solitude, dans ce vestiaire, est un miroir. Il ressent la peur de l'abandon, comme si le monde extérieur l'oubliait.

D'un côté, ces dernières années, il avait consacré sa vie au bistrot.

0% de batterie.

Il jette son portable déchargé contre le mur.

Les minutes s'étirent en heures. La détresse de cet homme s'intensifie.

La télé diffuse toujours le même spectacle, apportant un contraste dérangent entre l'innocence de ces images et la réalité sinistre de la situation.

Les premières heures, Gustave avait découvert la bombe à l'intérieur du téléviseur. L'explosion était inévitable.

Ne pas l'arrêter ...

La voix de Gustave est rauque à force d'appeler au secours.

Chaque seconde qui s'écoule devient un supplice, une course contre la montre pour trouver une solution à sa situation désespérée.

Piégé, condamné à vivre un cauchemar sans fin. Échec et mat. Il boit encore quelques gorgées d'eau à la douche des vestiaires. Il est confronté à un dilemme impossible : attendre que le temps s'écoule, ou risquer de tout perdre en brisant l'écran. Attendre le gardien ? Le ménage ? Attendre septembre que les associations sportives investissent de nouveau le gymnase ? Combien de temps peut-il vivre sans nourriture ?

DEBUT AOUT

Les jours s'étirent en une éternité. Maigre, sans énergie. Il a perdu tout espoir. Angoisses. Solitudes. Cauchemars. Toute la journée, il prie pour que la porte s'ouvre. Que quelqu'un le libère de ce cauchemar.

LIBERATION

Du bruit dehors. Des rumeurs d'enfants. Ça gratte à la porte. Lorsque la lumière du monde extérieur inonde ses yeux, c'est le soulagement. Mais le sentiment d'euphorie se mue en un choc glacial. À la place de la délivrance tant attendue, c'est une agression.

Des centaines d'enfants, aux regards démoniaques, se précipitent sur lui. Tous armés de pics à glace *made in France* aiguisés comme des lames. Ils le criblent de coups, perforant sa chair de toutes parts.

Gustave tombe au sol, plonge dans l'horreur. Il tente de repousser les gamins, mais le nuage d'enfants, de plus en plus nombreux, s'abat sur lui tel un essaim vorace. Leurs visages déformés par la haine et la folie semblent tout droit sortis d'un cauchemar. Ils le piétinent en chantant les paroles « On écrit sur les murs ». D'autres font les signes de ralliements de *Jul*. Certains le lacèrent avec des petits cutters tranchants.

Leurs chants stridents résonnent comme une mélodie macabre.
Pris au piège, submergé par cette meute de mioches déchaînés.
La scène devient de plus en plus surréaliste.

Avant d'agoniser, le patron réussit à attraper le fil de la télévision. Il tire dessus, mais le câble reste accroché à la chaise.

Dernière respiration.

Tout devient noir.

Avec l'énergie du désespoir, il tire de toutes ses forces sur le câble et la prise se débranche.

L'écran s'éteint.

Le post-it se décolle, virevolte et tombe au sol.

Rien.

Pas d'explosion.

Rien ne se passe.

Si, des rires.

Toujours des rires d'enfants.

Et des pics à glace.

Dans la joue, de partout.

2. VALISES

Francis est face à une table, au milieu d'une scène de théâtre. L'éclairage est froid, blanc. Tout autour, un peu de fumée.

Une voix :

_ Choisis une valise.

Sur la table, une valise ressemble à un énorme coq en peluche aux plumes multicolores, une autre a la forme d'un gâteau d'anniversaire géant. Une troisième ressemble à un pot de fleurs démesuré, avec des pétales en tissu.

_ Ton choix va définir ton destin.

Francis pivote sur lui-même. Les regards des personnes présentes dans le public sont lourds. Coincé entre son passé sombre et un futur incertain, Francis doit prendre une décision.

Ce matin, ce patron à la carrière discutable, rejoignait son travail à vélo quand un crissement de pneu arrêta son trajet. C'était au niveau de la boulangerie Chez Minet. Le boss songeait à sa future retraite qu'il passerait dans son jardin, autour de la piscine. Il écouterait des disques de country, lirait des policiers et jouerait un peu de guitare en se disant qu'il aurait pu être un grand artiste. Avec des amis, ils se saouleraient comme au bon vieux temps et de ces bulles de nostalgie exploseraient des sensations d'accomplissement.

_ Ouvre la valise enfoiré.

Il approche la main de la table, hésite. Se remémore la camionnette qui avait pilé. Les deux hommes cagoulés. Il fut littéralement soulevé du vélo en quelques secondes. Dans le fourgon, bâillonné, les mains attachées dans le dos. Comme il gigotait, on lui infligea un coup de cutter sur la joue. Le goût du

sang dans la bouche. Ce n'était pas un de ces foutus romans policiers irréels et chiants. C'était la putain de vraie vie.

Face aux valises, des larmes.

Pendant les réunions, il se tenait là, impassible, le regard fuyant, évitant de croiser celui de l'une de ses employées. À ses yeux, elle n'était qu'un spectre, une présence insignifiante. L'indifférence, telle une lame acérée, pénétrait son âme, déchirant chaque parcelle de son être. Il ne réalisait pas l'état psychologique déplorable dans lequel il l'avait plongée. Pouvait-il imaginer qu'il la brisait en miettes par le simple fait de lui retirer du travail. Ce vieil homme cherchait obstinément à l'anéantir parce qu'elle avait osé lui répondre. Dès lors, elle Lorsque'il croisait ce regard vidé de toute vie, ce fantôme qu'il avait créé à son insu.

- Ouvre une valise !

Cette fois, le vieux baisse la tête. Tout lui revient en mémoire. Ces moments durant lesquels il ne contrôlait plus ses émotions. Lorsqu'il parlait mal. Il refusait d'admettre tout le travail réalisé. Son ego démesuré. C'était une autre époque, celle des leaders charismatiques. Sa mère jadis lui avait conseillé d'aller se faire soigner quand il avait commencé très jeune à décapiter ses poupées pour les aligner les unes à côté des autres, bien droites, sous son lit. Puis sa mère était morte. Ensuite, il jouait à la guitare des chansons de Cabrel et songeait à devenir la nouvelle star de demain. Puis le rock n'roll avait envahi son corps et ne l'avait jamais lâché. La cool attitude à la Frenzy avec la gueule de *Smithers* dans les *Simpson*. Puis c'était devenu un vrai salaud. S'amusait à découvrir les regards vidés de toute vie, de croiser les fantômes qu'il avait créé à son insu. Ces pauvres employés trop peureux pour démissionner.

Il est là, face aux valises. Qui sont ces gens ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? Et si quelque chose lui jaillissait à la gueule et qu'il crevait comme ça.

_ Ouvre ! La voix, la même, toujours menaçante.

Et il s'exécute. Il pose la main contre le gâteau et sent cette sensation froide.

Il hésite et change aux derniers moments pour l'imitation du bouquet de fleurs.

Une intuition dans son esprit. Cette folle idée. Tous ses collègues de travail, ses amis et sa famille se sont joints mutuellement pour lui offrir un cadeau original pour son départ à la retraite. C'est ça. Pas de pot sur le lieu de travail, pas de discours ringard, pas de concert improvisé. Un enlèvement ! Oui, voilà. Une valise à offrir et des confettis. Des lumières qui jaillissent de partout et des gens qui bondissent autour de lui avec des téléphones portables. Une vidéo en direct sur les réseaux. Du buzz. C'est très 2023 tout ça. Un départ de retraite à l'américaine. Les partenaires, les potes, ils diront tous :

« Oh putain, tu t'es chié dessus ! »

« Dans dix ans, on va regarder la vidéo ! ».

Oui, c'est ça. Il se convainc qu'on lui fait une blague.

C'est putain de bien jouer.

Puis ... un doute ... le goût du sang dans la bouche ...

Il se détend. Pivote sur lui-même.

_ Ouvre une valise ou on te tire dessus, crache la voix.

Il tente de sourire. S'apprête à parler lorsqu'une piqûre dans le bras gauche lui arrache un cri de douleur. La balle est partie. Aucun bruit. Juste le léger sifflement d'un silencieux.

_ T'ouvre la valise ou la prochaine, c'est dans la tête fils de pute !

Il pose un genou au sol, se tient le bras de toute sa force et son sang s'écoule entre ses doigts. On dirait un évier d'eau chaude qui déborde. Ça fuit de partout. Et la douleur lancinante, atroce.

- T'as choisi le bouquet, alors ouvre le gâteau, picore, vois ce que tu rates.

Pas le choix. Il se lève. De sa main droite, il appuie sur les presseurs qui sautent un à un. Dans les haut-parleurs, il entend plusieurs voix qui parlent au loin. Des rires aussi. Combien sont-ils ? Qui sont-ils ? Pourquoi ?

- OUVRE!

Par deux fois, il manque de s'écrouler et c'est la table qui retient sa chute. Sa vision s'est habituée. S'il plisse les yeux, il croit voir un petit rayon rouge au milieu des projecteurs. Un laser ? Une caméra ? Comment savoir ? Il songe à courir en direction du point. Il voudrait tenter le tout pour le tout, mais la douleur est trop forte.

Il veut en terminer. Savoir.

Il soulève le battant.

Les lumières jaillissent de toute part.

Au lieu d'un gâteau, la valise est remplie de livres aux titres intrigants, chacun semblant porter en lui une leçon ou une vérité profonde.

"L'Égalité des Sexes", un autre intitulé "La Rédemption de l'Âme", et un troisième appelé « L'Honnêteté Infaillible ».

L'homme commence à feuilleter les pages. Il a l'impression que ces livres sont un moyen de le confronter à ses propres défauts, à son comportement immoral. Les pensées tourbillonnent dans sa tête. Sa carrière, longue et tumultueuse, lui apparaît comme un sombre réceptacle de l'hégémonie, de la tyrannie et de la misogynie. Il repense aux moments où il avait gravi les échelons, souvent en écrasant ceux qui se trouvaient sur son chemin, imposant sa volonté sans aucune considération pour les

autres. L'hégémonie avait été sa compagne silencieuse tout au long de sa carrière. Dictier les règles. Imposer sa vision des choses. Écraser toute opposition. Les autres furent sacrifiés au nom de ses ambitions dévorantes. Aujourd'hui, sur cette scène de théâtre absurde, il prend conscience qu'il avait instaurée un climat de peur et de soumission en écrasant toute voix discordante. Il sous-estimait ses collègues féminines. Aujourd'hui, son sexisme paye le prix.

_ Maintenant ouvre la fleur, celle que tu as choisie.

L'homme s'exécute.

Face à lui, une scie à dent courte, une pince à bec Facom (la même qui traîne dans son garage), des vis et des tournevis, des cutters, une bombe de mousse expansée, un marteau, un crucifix en forme de sex-toy et une corde.

_ Les outils pour ta torture. C'est une mort lente. T'aurais dû ouvrir le coq.

Cette fois, il réalise que tout est vrai. Qu'il va crever. Et ça va être long. Ça va faire mal. Avec la lumière, il a vu la porte au loin. Au-dessus, une petite lucarne avec le point rouge. C'est une porte de sortie et c'est donc un espoir. Et pas d'espoir face à la mort. Soit t'es sûr de crever et tu te transformes en machine de guerre, soit t'as une solution pour t'enfuir et t'es bon à rien. De toute façon, ça a toujours été un lâche. Il tombe à genoux et supplie la voix de lui venir en aide.

_ J'ai un fils, j'ai un fils.

La lumière diminue. Une silhouette rentre dans la pièce. Une porte claque. Un sifflotement. Il croit reconnaître la chanson *Jimmy* de Morel Arty.

L'homme lève la tête et découvre une cagoule noire, un type carré tenant un ciseau à bois et un marteau de menuisier dans la main droite.

_ Je vais commencer par t'arracher les couilles, mais a priori ça devrait aller assez vite.

Patron tyrannique
Le destin lui rend visite
Sa chute tragique.

3. TUER EST UN MÉTIER

ANNONCE

Patricia s'assoit sur le canapé et se confie à son mari.

– Il a recommencé.

– Quoi?

– Mon patron a coincé la secrétaire dans le bureau hier soir.

– Tu plaisantes?

– Non. Elle m'a tout raconté. Elle veut pas porter plainte. Elle a trop peur des représailles. T'façon c'est pas la première fille. Ce type craint rien.

Laurent réalise la situation tordue dans laquelle sa femme a glissé. Il faut réagir. Il ouvre une bière, forte. Cul-sec. Une autre. L'alcool lui réchauffe le corps. Lui brouille un peu l'esprit. Et ça, Laurent, il aime bien.

- Je vais me laver, j'ai l'impression d'avoir un gros porc qui glisse sur ma peau, dit Patricia.

Laurent sort de chez lui, ouvre le garage, démarre la moto.

La Honda tourne à l'angle de la rue Voltaire, file sur le boulevard Marcel-Samba. La vitesse lave les angoisses. Droit dans le vice. La sportive disparaît dans les auréoles jaunâtres des lampadaires.

En sortant de la douche, Patricia constate l'absence de son mari. Elle s'allonge dans son lit et s'endort.

RECHERCHE

De retour chez lui, Laurent passe la nuit sur Internet.

« Comment kidnapper un homme pour les nuls ».

« Torturer pour les nuls (vraiment nuls) »

Au matin, une liste de fournitures encadrée sur un cahier :

*Corde de 10 m / Scotch orange (celui qui est bien solide) / Bombe aérosol noir si possible / Alcool à 90° / Cutter / Hachette / Trousse à pharmacie / Ciseaux / Tramadol
Laurent boit un café en relisant. Il rajoute : pioche / pelle / acide chlorhydrique.*

À Bricomarché, il croise des retraités en quête de rabais, obsédés par l'idée de mettre la main sur un foutu ventilateur pour survivre à la prochaine canicule.

Il remplit un caddie.

ENTRAINEMENT

Le cadeau de ses quarante ans est une poupée gonflable. Ce matin, elle est gonflée, assise sur le canapé du salon. Patricia est au travail. L'idée est de répéter les gestes et de chronométrer *La Mission*.

Tuer est un métier.

C'est écrit sur tous les forums.

Et même si le déroulé paraît simple, kidnapper le bosse devant le garage à vélo de la gare de Vienne, peut s'avérer être très dangereux.

Il écrit le déroulé sur un post-it :

Le ceinturer. Le foutre dans le coffre.

Rouler jusqu'au parc naturel du Pilat.

Ouvrir la barrière de la propriété privée familiale avec la clé.

Creuser.

Prendre l'arme.

Ensuite, improviser...

Oui, improviser. Il a tout prévu sauf la finition. La touche finale. La solution.

LENDEMAIN - ENTRAINEMENT

Comme indiqué sur Internet, il faut suivre le plan.

7 h du mat'

Laurent est tapi dans l'obscurité du garage à vélos près de la gare routière. Beaucoup de monde circule par salve régulière.

8 h07

Il reconnaît le patron. La cinquantaine, ringard, un air de pince-sans-rire.

8 h12

Il le suit jusqu'à son lieu de travail. A priori, il s'arrête tous les matins pour boire un verre de blanc au bar du coin.

8 h20

PMU - La Micheline.
Café expresso.

8 h30

Il rentre dans le bâtiment qu'il dirige.
_ Ok, à demain enfoiré, dit Laurent.

LENDEMAIN - ACTION

Laurent ne ferme pas les yeux de la nuit.

5 h.

Il effectue 50 abdos, 50 pompes de suite. Il boit 1 litre de café et a envie de crier.

6 h30

Sa femme part au travail en lui souhaitant une bonne journée.

8h00

Il est au volant de sa voiture, garé dans le parking souterrain de la gare de Vienne. Son regard est collé au rétro. Il a vérifié trois fois la présence du marteau sur ses genoux.

8h05

Il aperçoit le type à vélo. Laurent enfle sa cagoule et bondit sur le patron. Dans les yeux du type, la terreur. Il veut crier, mais Laurent lui fracasse le crâne.

Bim !

Petit, il assommait des lapins et des cochons. Ce n'était pas par plaisir, mais c'était la ferme. La vraie. Celle où on tue, on élève, on saigne et on mange.

8h11

La voie est libre.

Il porte le corps jusqu'au coffre. Lui attache les mains dans le dos. Il vérifie le pouls du type. Manquerait plus qu'il soit mort.

9h00

Laurent ouvre la bouteille de Jack Daniel's. Il ne voulait pas, mais en partant, il l'a glissé dans son sac à dos, au cas où.

Pour l'instant c'est un plan sans accroc.

Il démarre et roule en direction de la montagne.

Dans le Pilat, il descend du véhicule devant le portail de la propriété privée (8 ha de forêt). Il cherche les clés dans sa poche, mais il prend conscience de son erreur. Il visualise le trousseau sur la table du salon. Il se frappe le front à plusieurs reprises.

9h05

Pas le choix. Au volant de la 308, il défonce la clôture en bois. Au bout de 100 m, à l'endroit prévu, il se gare. Il boit plusieurs gorgées de Jack pour se donner confiance.

Sur son portable, zéro réseau.

ATTACHE

Il ouvre le coffre. Dans la main droite, tremblante, le marteau bien en l'air.

Le type dans l'habitacle froid, en position du fœtus, baragouine des paroles incompréhensibles. Laurent se rappelle que sur les forums, les internautes disaient de ne jamais retirer les tissus de la bouche des victimes.

« Elle trouve toujours un argument pour attirer l'attention. Ce sont des menteurs qui refusent leur sort en se complaisant dans des mythes incroyables, des sales races ».

Le visage du gars est en sang, en pleure. Laurent ressent une légère angoisse à l'idée d'aller plus loin. Trop tard. Il joue un peu plus le rôle du *bad boy*.

Au fond, il n'est pas un sale type. C'est juste qu'il doit régler cette affaire. Aller au bout. Mais quelles sont ses limites ? Son éthique ?

Est-ce qu'il peut s'arrêter maintenant ?

La réponse, il la connaît. Elle est gravée au fond de lui.

Aucune autre alternative.

Sur le forum, ils étaient tous unanimes.

"Suivre le plan. Que le plan initial. Zéro impro".

_ Sors du coffre enculé !

PITIE

Éclairé par les feux de la voiture, le patron est debout contre un arbre, un chiffon dans la bouche. Laurent, derrière, lui noue une corde autour du cou de façon à le maintenir droit. Il tente à plusieurs reprises un nœud de huit, mais il a oublié. Et ça l'énerve. Il réalise un nœud provisoire.

Le patron, dans un état de profond désarroi, lance des regards plein de pitié.

10h30

Le patron s'agite dans tous les sens, oscillant entre la peur et la colère. Il voudrait s'enfuir, cherche une issue.

Laurent doit le frapper avec la pioche sur les deux genoux pour lui faire comprendre la gravité de la situation.

Bim !

Bim !

Puis Laurent s'approche de la route avec son portable bien en l'air.

Tuto YouTube "comment faire un nœud de huit".

Un vertige.

Quand il a fracassé les rotules du patron, il a ressenti une décharge d'électricité écœurante dans tout le corps. En fait, le type a hurlé comme un monstre. Sur Internet, il disait de frapper fort et de fermer les yeux.

Qu'est-il en train de faire ?

Est-il prêt pour toute cette barbarie ?

Il prend la bouteille sur le siège passager. Dans sa tête, le chaos. L'image des articulations qui se brisent en miettes. Du sang et de la chair un peu de partout sur son visage. Il jette l'outil de bricolage très loin.

Pas de réseau. Rien.

DÉCOUVERTE

Il retourne près de l'arbre et découvre l'homme sans vie. Écrasé par la souffrance de ses rotules brisées, ne pouvant porter son corps, il s'est laissé porter par la corde autour de son cou. À l'abandon.

_ Merde, j'ai fait un nœud coulant.

Il remarque des traces d'ongles profondes sur la peau de la gorge, tout autour de la corde.

Le type est mort.

11h05

Il détache le macchabée. Un corps froid, dur. Il s'écrase au sol comme une bûche.

Laurent creuse durant vingt minutes, sans joie. La sueur dégouline. La rage aussi.

Le cœur plein d'amertume, il se sent coupable, mauvais. Mais tout est trop tard.

MIDI

Il redresse la barrière. Un jour, il écrira sur le groupe *What's App* familial qu'en passant devant la propriété du Pilat, il a remarqué des traces d'usures. Son oncle viendra réparer.

Sur le chemin du retour, Laurent termine la bouteille de Jack. Il songe que tuer est un métier. Un job pas facile. Et pas cher payé.

REVEIL

Le lendemain, Patricia appelle Laurent à dix heures du matin.

_ Ça va chérie?

_ Me réveille. Ça va, et toi ?

_ Bof, le patron me regarde toujours de haut. Mais c'est la vie.

_ Ton patron ?

_ Oui.

_ ...

En revanche, un truc de fou.

_ Quoi ?

_ Mon collègue, Francis. Tu sais, je t'en ai déjà parlé...

_ Euh peut-être...

_ Il n'est pas venu au boulot. Il n'est pas rentré chez lui hier. Ce matin, zéro nouvelle. Sa femme a appelé. Elle pense qu'il s'est barré à l'étranger. Apparemment, il voulait la quitter. Voyager. Selon elle, il ne va jamais revenir. Il ne nous a même pas dit au revoir. C'est con, je l'aimais bien.

Erreur de cible,
Silence dans l'âme, la vie s'installe,
Errance humaine.

4. BEST OF

ETRE UNE FEMME

Le patron affichait ouvertement son mépris envers la femme de Cédric, et cela s'accompagnait de remarques racistes. Lorsqu'il pointait du doigt ses erreurs, il parlait de race supérieure, de hiérarchie dans les espèces. Bien plus que d'une simple humiliation, c'était du harcèlement pur et simple. Il était impératif de répondre avec une cruauté à la hauteur de l'offense subie.

JE VOLE

Glissant à travers les ruelles, traquant la proie, Cédric a suivi le patron de sa femme comme un flic.

Auparavant, il avait recueilli des infos sur cet individu dépourvu d'enfants, solitaire. Verre après verre, il sirotait le Ricard, un ivrogne parmi tant d'autres.

Le plan est limpide. Identifier sa résidence, le filer, se dissoudre dans la masse des gens. Ensuite, pénétrer chez lui. Et improviser.

LES VILLES DE SOLITUDE

Sur les quais du Rhône, le long de la route, une vieille maison est accolée à une autre. La proie rentre chez lui. Un dernier regard, triste.

Cédric, sur le trottoir d'en face, traverse la route en courant et pousse le patron à l'intérieur. Comme un pro, il claque la porte de son pied. Son arme à grenaille est sortie, pointée sur la tempe de sa victime.

Sa main tremble. Maintenir un être humain en joue... Affronter la peur dans les yeux... Ressentir la triste pitié : tuer est un métier.

_ Au secours !

_ Ferme ta gueule !

Il pensait qu'il ne trouverait pas les mots, mais la bestialité surgit du plus profond de lui.

_ Je te reconnais, t'es le mec de la noire.

Silence.

Ça remonte tout à la surface. Ça déborde.

Les paroles rebondissent en écho dans les parois du cerveau de Cédric "la Noire". Toutes ces années, durant laquelle il était resté en retrait. Docile. Sa femme se plaignait, mais elle le priait de ne pas intervenir. Puis comme tout vase, au bout d'un moment, ça déborde.

Cédric sort un taser de sa poche et le tend droit devant lui.

_ Un fil va s'accrocher avec des pointes à tes vêtements.

Ensuite, tu vas ressentir une décharge électrique de quelques milliers de Watts qui va provoquer des contractions musculaires et t'empêcher de bouger.

_ Vous êtes tarés !

Et la proie part en courant.

JE VAIS T'AIMER

Le fil magique sort en un clin d'œil. Et là, hop ! Une secousse électrique, avec une tension qui chatouille et fait danser les muscles. Résultat : le patron reste figé, incapable de faire un mouvement. C'est comme si le pont entre le cerveau et les muscles s'écroulait. Une demi seconde. Le vieux tremble comme un vibromasseur. Puis son corps se fige dans une position ridicule. Un rictus d'horreur sur le visage. Cédric

tente d'arrêter l'arme achetée sur le bon coin, mais il semble y avoir un défaut.

L'homme devient pâle puis s'écrase au sol, inconscient.

LE SURVEILLANT GÉNÉRAL

Cédric pensait torturer le patron de sa femme. Faute de sang-froid, il vient de le tuer. C'est moche. Il perçoit la sirène des flics dans la rue. Il pivote sur lui-même, tend l'oreille.

Rien.

Quand il se retourne, la proie a disparu.

LA MALADIE D'AMOUR

Cette fois, il retire le cran de sécurité du flingue. Faut en finir. Éviter les risques inutiles. Tant pis pour le bruit.

"Improvissez, adaptez, triomphez", disent les bérets verts.

Et si la proie était armée ?

*S'il surgissait de dernière un mur pour me fracasser le
crâne à coup de barre à mine ?*

*On voit tellement de films atroces où le valeureux héros
se fait détruire par un petit méchant tout moche.*

L'imagination de Cédric galope.

Paraît-il, plus jeune, le patron était militaire. Une guerre en Afrique qui lui aurait fait pousser les couilles. C'est ce genre de type qu'il faut se méfier.

Cédric n'a jamais fait de sport de combat. Bien sûr, comme tous les gars de sa génération, il regarde des vidéos de MMA et raconte qu'il fait un peu de boxe pour jouer au dur, mais en vrai. Un contre un. Au premier coup-de-poing dans le visage, que va lui hurler son cerveau ? À la première claque, il va abandonner. Cédric commence à regretter ce plan débile en avançant pas à pas. Il aurait dû refiler la mission aux gitans du coin. Pour 3000 balles, c'était réglé.

Putain de fierté.

Son portable sonne. Une musique reggae. Cet élan contraste avec la tension ambiante. Cédric range le taser dans sa poche et cherche son téléphone pour l'arrêter. Ses gestes sont maladroits. Paniqués. Tout peut encore arriver. Il se rappelle d'un film où le type jaillissait d'une fenêtre en hurlant. Gesticulait dans tous les sens et foutait des coups de tronçonneuses au hasard.

LES LACS DU CONNEMARA

Dans la cuisine, Cédric découvre la proie, elle rampe comme une limace. Pâle, terrorisée, à l'abandon. Comme un pauvre militaire vieux et flingué.

Il s'accroupit. Le type agonise en murmurant la Marseillaise. Aucune menace.

Sur son pantalon en velours, une auréole couvrant ses cuisses.

_ Tu t'es pissé dessus ?

Cédric sent cette toute puissance l'envahir. Ce pouvoir incroyable, sadique. Voilà. C'est ça. Super héros du crime.

Il coure dans la maison et cherche une chaise à roulette. La ramène du bureau.

Il hisse la proie sur le siège, l'attache et lui bande les yeux. Ensuite, il le fait tourner sur lui même.

LA JAVA DE BROADWAY

_ Paraît que personne vient te voir ? Paraît que t'es tout seul ? Paraît que tu n'aimes pas Sardou ? Le temps des colonies et tout et tout ? Je vole ? Les vieux mariés ? Le lac du Connemara ... ? Tu connais pas tes classiques ?

Un long silence.

Le PDG raciste et débonnaire s'apitoie sur son sort, en pleurnichant.

_ Bon. Voilà le pervers. Je t'offre une fin grandiose. L'unique *best of* de Michel va tourner en boucle sur ta chaîne hi fi. Pas fort, mais assez pour que tu connaisses les paroles par cœur au bout d'une semaine. Tu vas voir, tu vas adorer. Les bals populaires, tout ça. Bon. J'ai aussi une bonne nouvelle. Au bout de trois jours sans boire, tu vas mourir... Voilà. Allez, c'est parti.

« Moi monsieur j'ai fait la colo,
Dakar, Conakry, Bamako.
Moi monsieur, j'ai eu la belle vie,
Au temps béni des colonies.
Les guerriers m'appelaient Grand Chef
Au temps glorieux de l'A.O.F.
J'avais des ficelles au képi,
Au temps béni des colonies.
On pense encore à toi, oh Bwana.
Dis-nous ce que t'as pas, on en a.
Y a pas d'café, pas de coton, pas d'essence
En France, mais des idées, ça on en a.
Nous on pense,
On pense encore à toi, oh Bwana.
Dis-nous ce que t'as pas, on en a.
Pour moi monsieur, rien n'égalait
Les tirailleurs Sénégalais
Qui mouraient tous pour la patrie,
Au temps béni des colonies.
Autrefois à Colomb-Béchar,
J'avais plein de serviteurs noirs
Et quatre filles dans mon lit,
Au temps béni des colonies.
On pense encore à toi, oh Bwana.

Dis-nous ce que t'as pas, on en a.
Y a pas d'café, pas de coton, pas d'essence
En France, mais des idées, ça on en a.
Nous on pense,
On pense encore à toi, oh Bwana.
Dis-nous ce que t'as pas, on en a. »

5. LA ROUE DE HAMSTER

Il s'assoit dans l'UBER en imaginant ses futures vacances, mais le mari de son employé a organisé une mort lente et surréaliste.

Tout a commencé en étudiant les habitudes de cet homme. Une fois par an, il part à Djerba en Tunisie. Séjour *all inclusive*, buffet et bar à volonté. Plage privée. Piscine. Massage. Une ou deux fins joyeuses avec des gamines. La totale.

Quand il rencontre des difficultés à son travail, il se projette. Imagine le cadre somptueux de ses congés. Et ces dernières années, les membres de son équipe alternent entre arrêt-maladie et départ anticipé. Tous les jours, de nouveaux problèmes bouleversent le quotidien de cette structure.

- C'est un détour, demande le patron.

- Non, j'évite le trafic, dit le chauffeur, plein d'assurance.

- C'est pas l'heure de pointe, je comprends pas.

- Faites-moi confiance monsieur.

Le patron s'écrase dans le siège.

Tout près de l'aérodrome de Bron, il se prend à rêver de rejoindre Djerba en avion privé.

_ Grâce à votre fidélité, la compagnie vous offre un vol privilège pour Djerba.

Éblouis par la surprise, il n'imagine pas que des personnes mal attentionnées ont battis un plan machiavélique pour se venger.

Pragmatique, il prend quand même le soin de joindre le secrétariat de la compagnie aérienne. Zéro réseau.

_ Je comprends pas. J'ai changé d'opérateurs. Aujourd'hui, je suis chez Orange. Ils m'ont dit qu'il couvrirait toutes les zones. Pourquoi y a zéro réseau ? On est dans une zone blanche ?

_ Sais pas, monsieur. C'est à cause des antennes, moi c'est pareil.

_ C'est n'importe quoi.

_ Désolé, j'ai pas plus d'infos. Et de toute façon, on arrive.

Devant eux : un hangar vaste, solitaire. Tout semble désert, à l'abandon. Le chauffeur arrête le moteur. Descends du véhicule. Ouvre le coffre, en extirpe la valise.

Le patron ferme la porte, hésite.

Puis le conducteur le salue et disparaît au volant de son taxi. Le type se retrouve seul sur le tarmac. Entre ses doigts, son billet d'embarcation. Il perçoit le sifflement du vent, la rumeur d'un avion.

Face à lui, à une vingtaine de mètres, une porte frappée de son nom.

Il s'approche et tend l'oreille. Il croit reconnaître cette voix qui annonce les horaires dans les aéroports. Il tourne sur lui-même.

Après tout, ça se trouve, j'ai un peu de chance ? La compagnie désire peut-être saluer ma fidélité.

Il ouvre la porte. Un rideau noir comme ceux à l'entrée dans les magasins X. Brûlé par le mystère, il avance. La porte se referme derrière lui.

Il souffle. Essaie de prendre ses marques dans l'obscurité. Il avait lu dans Le Point que les yeux peuvent s'habituer à l'obscurité au bout de vingt minutes. Pas le temps.

Il veut comprendre, avancer. Et avant tout, partir en vacances. S'allonger sur un transat avec un cocktail et oublier la France. Ses problèmes administratifs, ses employés. Surtout l'une d'elles avec son mari agressif.

Face à lui, une autre porte.

Il s'immobilise, tous les sens en alerte.

Peu de hauteur sous plafond. Peu de lumière.

En fond sonore, cette voix féminine qui répète :

« **Djerba - 11 h05 - Embarquement** ».

Pour la dixième fois, il jette un œil fébrile à sa montre, hanté par la terreur de manquer son vol. Il se jure d'arrêter de la regarder, mais c'est plus fort que lui. Après ces longs mois de pénitences avec des secrétaires mesquines et bêtes, il veut s'évader. Tout quitter. OUBLIER.

Le bruit de la machine est plus important. Au fond, il se persuade entendre le bruit d'un avion. Il s'élance sur le tapis roulant.

Dans son dos, la porte claque, verrouillée.

Le tapis accélère. Le patron manque de perdre l'équilibre. Sa valise tombe au sol. Lui, s'accroche à la rambarde. Sur les côtés, les parois sont opaques et lisses.

Que se passe-t-il?

Il a cette impression d'être dans une centrifugeuse. Au bout, il croit voir le vide.

Tout accélère encore.

_ **AU SECOURS ! À L'AIDE !**

Puis la même voix dans les hauts-parleurs, mais cette fois, ce ne sont pas les horaires. Les mots atteignent son cerveau, chassant les dernières brumes de tout espoir. Ce sont des anecdotes rencontrées sur son lieu de travail. Les actes malveillants de sa part. Des paroles. Des expressions. Son attitude semble présomptueuse, voire dépourvue d'humanité.

Il se bouche les oreilles et court pour ne pas entendre, ses jambes fonctionnent comme des pistons.

Environ une dizaine de minutes s'écoulent avant qu'il ne parvienne à donner un sens à la réalité dans laquelle il se trouve : il déambule en boucle à l'intérieur d'un entrepôt vide, isolé du monde. Tel un rongeur pris au piège, il ressent cette sensation d'immobilité forcée. Il court et son esprit tourmente sa conscience avec des souvenirs. Les interactions passées avec ses employés le hantent, lui rappelant des moments où il aurait pu agir différemment, avec plus d'empathie et de compréhension. Les paroles tranchantes et les décisions autoritaires résonnent maintenant comme des échos empoisonnés, distillant un sentiment de culpabilité. Étouffant. Et cette scène, dans l'entrepôt. Cette pauvre stagiaire. Innocente. Une pulsion. Un rapprochement. Une main sur une peau. Froide. Le tissu qui glisse et la main qui se promène. Un souffle court. Une paralysie. Il hurle. Contre lui.

C'est pas moi, c'est mes pulsions !

Le poids de ces erreurs semble s'alourdir à chaque pas. Il revoit cette gamine, pleurant. Elle implorait d'arrêter, mais il était lancé. Et puis qu'est-ce qu'elle allait faire ? Porter plainte ? Sur place, il y avait zéro témoin. Pas de caméra. Et puis pourquoi était-elle dans l'entrepôt ?

Elle n'avait rien à foutre là !

Il réalise qu'on lui a tendu un piège. Ces derniers temps, il avait

croisé la fille et elle le regardait avec le feu dans les yeux. Un regard de vengeresse. Les autres la surnommaient kill bill. Les regrets s'insinuent, créant une toile sombre d'auto-accusation qui se mêle à l'atmosphère déjà oppressante. Il accélère. Tente d'oublier son passé, mais plus il avance et plus l'idée que sa vie puisse se terminer, intensifie ses angoisses.

Et si ma femme apprend cette fâcheuse histoire ? La gamine aurait pu être ma fille.

Chaque pas devient une confrontation avec cette réalité morbide. Chaque respiration.

Sur une paroi, écrit avec du rouge à lèvres :

Homme en boucle infinie.

Cercle sans issue, sa vie s'oublie.

Le temps s'étire, éternité sans fin.

Une journée passe. Il connaît ce haïku par coeur. Cherche à comprendre.

Une autre journée.

Les murs froids et les espaces vides résonnent de ses pensées tourmentées.

Assis sur le tapis roulant, il est noyé dans cet écho lugubre.

Le temps s'étire un peu plus, accentuant ce sentiment d'emprisonnement psychologique, l'obligeant à confronter sa propre existence dans ce lieu abandonné de toute signification.

Loin de ses rêves, seul.

Puis la soif. La faim.

Et cette voix.

Éclats de vengeance,

Tonnerre de justes colères,

Échos de revanche

6. MOI-JE, MOI-JE

9h00

Il se réveille dans un manège de type palais des glaces, sans téléphone, sans montre. Aucun souvenir.

Debout, il regarde son reflet dans les miroirs.

Décoiffé, cerné, son visage criblé de petites croûtes, certaines ensanglantées.

Depuis sa paternité, le processus de vieillissement a accéléré. Les sillons des rides sont plus prononcés. La peau est terne à cause du tabac, de l'alcool, du stress. Il répète à longueur de journée « dépêche-toi, on n'a pas le temps ». Avec les années, c'est devenu un gros connard.

Il ressent une douleur à la tête. Sur ses poignets, des marques.

Il veut comprendre et sortir de cette attraction au plus vite.

9h10

Dans un autre miroir, les mêmes images : les vérités explosent. Petit, il voulait devenir le meilleur joueur de guitare du monde. Trente ans plus tard, il a enterré ses rêves sous des strates de comptabilité. Il est devenu un gestionnaire sérieux, pas marrant. Des gros sous. Oui, mais pour faire quoi ? Il donnerait toute sa fortune pour retourner à l'âge de ses vingt ans. Comment a-t-il pu rater sa vie à ce point ?

Tout passe trop vite. Il se rappelle de sa femme, l'autre soir, qui mettait des rondelles de concombre sur les yeux. Que s'est-il passé ? Il a cette impression qu'hier, il draguait des nanas avec un joint à la bouche.

9h20

Il s'engage dans ce labyrinthe, se glisse entre deux miroirs. Petit, il craignait ces manèges qui reproduisent les images à l'infini.

Une autre salle et face à lui, des centaines de Lui. Lui. Lui.

Il veut partir en courant, fuir.

Il se dirige avec les mains. Fait glisser ses doigts sur les parois lisses.

Voie sans issue.

Une autre.

Plus il s'approche des glaces, plus son visage grossit. Se reproduit.

Il fait face à cent Lui qui l'observent. Qui regardent tous ses défauts.

La situation devient malaisante, angoissante. Toutes les questions existentielles explosent en lui comme des centaines de bulles de savon. Et si ? Et si ?

9h30

Il continue sa pérégrination pas à pas. Parfois, sa silhouette surgit comme dans un film d'épouvante. Il bondit et cette réaction se multiplie dans les reflets jusqu'à devenir un petit point infime. Un tout petit Lui.

Il se calme en se rappelant que ce n'est qu'une attraction pour les enfants. Une simple démultiplication de soi.

10h05

Un sentiment d'étouffement.

Les gamins trouvent un grand plaisir à se perdre dans ce terrain gigantesque. Les adultes, c'est plus délicat. À trop se voir, on se fait peur.

Tout seul, l'angoisse est terrible. On s'interroge. Se remet en question.

Comment était-il arrivé dans ce manège ? On lui avait pris son portefeuille, sa montre et son portable. On l'avait rué de coups. Pourquoi ?

Et Lui, le regarde.

Jadis, il travaillait avec des amis, mais depuis dix ans, il fonçait seul. Avec les années, il était venu un homme aigri, triste. Il traitait ses salariés avec très peu d'humanité. Certains lui rappelaient les grandes lignes du code du travail, mais il s'en foutait. On lui collait des procès pour harcèlement moral alors il graissait les pattes des juges. Calmait les ardeurs de certains travailleurs en leur rappelant la hiérarchie, les valeurs. Et la triste corruption menant les institutions françaises.

Immobile contre la paroi vitrée, il observe les cernes noirs, béants. Des valises pleines à craquer. Un trop-plein d'angoisse. Depuis longtemps, Lui aurait dû ouvrir les vannes, vidanger. Prendre des congés. Revoir des amis. Contacter la famille. Ne pas rester seul. Seul. Seul avec Lui.

12h10

Le feu jaillit en lui. Le mauvais feu. Ça brûle comme un incendie de forêt méditerranéenne en pleine canicule. Un brasier énorme qui ravage tout. Il peut sentir la température des flammes. Les grandes langues de feu parcourent son esprit. Assèche toutes ses idées et son sang-froid.

Il s'agite. Cogne sur les miroirs. Il veut sortir. Fuir de lui.

À chaque enjambée, il affronte son reflet. Et c'est de pire en pire. Souffle court. Visage rouge. Langue et gorge sèche.

_ J'ai soif!

Il a cette impression que sa voix résonne comme un écho. Ça tourne autour de lui.

_ Y'a quelqu'un ? Je veux sortir !

Mais il est seul avec Lui.

15h00

Il marche plus vite. Se cogne contre les murs. Se faufile. Crois trouver une issue, mais glisse dans une autre pièce. Demi-tour. Couloir. Autre pièce. Et ainsi de suite. Il étouffe.

Impossible de trouver la sortie.

Depuis quelques minutes, il ne lève plus la tête de peur d'affronter son regard. L'autre en face de lui. Celui qui l'accuse. Qui l'interroge. Lui contre lui. C'est comme si son reflet savait pourquoi on l'avait enfermé ici. Ses idées se bousculent. La sueur ruissèle sur son corps. Il tente un coup de pied dans une vitre. Rien ne se passe.

Ces derniers temps, il était en conflit avec une de ses employés. Il désirait lui faire comprendre la hiérarchie. En réunion d'équipe, au bureau, en visite. Jamais il ne lui adressait la parole. L'indifférence tue. Comme il était seul dans sa vie de couple, il aimait sentir ce pouvoir sur les femmes. Les diriger jusqu'à les humilier. Au fond, il existait grâce à ces comportements. Oui, on lui demandait de faire des efforts. On allait même jusqu'à le supplier. Et oui, il ADORAIT ça.

Un soir, le copain de l'une d'elles s'était montré violent à la sortie de son travail.

« Je vais te faire la misère si tu continues ».

Il ne tolérait aucune menace. Il vivait dans un pays civilisé avec des droits fondamentaux. Il était allé signer une main courante au commissariat et il redoublait de créativité pour ancrer dans l'esprit de son employé sa supériorité. Il répétait sans cesse :

« _ T'es bonne à rien !

_ Faut changer de métier ! »

18h30

Il cherche des caméras, des micros.
Dans les miroirs, ce n'est que Lui, à l'infini.
Son ancien cercle amical, et même toute sa famille lui reprochaient son narcissisme exacerbé au point de le surnommer : "moi-je, moi-je".

_ Sortez moi d'ici !

19h00

Le temps s'effile et il continue de marcher face à lui-même. Il ressent des maux de tête, une soif terrible. Une faim atroce. Un moment, il croit perdre connaissance.

21h00

Il tente le tout pour le tout. Persuadé que derrière la paroi se cache une sortie, il se jette sur un miroir. Frappe dessus avec ses poings.

Déjà, du sang.

21h10

Une petite fêlure dans la vitre, juste un éclat. Un espoir. Il n'en faut pas plus pour attiser son excitation. Il se persuade que la sortie est derrière. Et il veut rentrer chez lui. Retourner devant sa télé. Manger des pizzas. Regarder les infos. S'il le faut, il s'excusera. Plus jamais, il ne manquera pas de respect envers ses subordonnées.

21h20

Il se surprend à prier avant de foutre de grands coups de coudes dans le miroir.
La vitre se brise un peu plus.

21h30

Il oublie la douleur. Se métamorphose. Ferme les yeux. Il ne veut plus voir ce corps. S'il s'en sort, plus jamais il ne se regardera dans un miroir.

21h40

Un dernier coup-de-poing. Tout vole en éclats. Derrière, un mur de brique rouge. Il ramasse un morceau de verre long et pointu. Prêts à se défendre.

23h00

Il tourne en rond, mais il ne retrouve pas le mur en briques. Ni les débris au sol. Rien. Il en conclut qu'il n'est pas tout seul. Comme si une personne nettoyait tout sur son passage. Il voudrait que ce soit une coïncidence même s'il sait que ça n'existe pas. Que les événements sans lien sont toujours reliés entre eux par un fil invisible.

Il croit entendre des bruits. Des respirations ?

_ Y'a quelqu'un ?

Tout est trop lumineux.

Il ferme les yeux, se plonge dans des pensées qui n'ont rien de rassurantes.

J+1

05h00

Au réveil, le sang a séché. Tout est lumineux. Faim. Soif. Son esprit est malade. Toute cette sensation d'emprisonnement terrible l'étouffe. Il croit voir des silhouettes dans les miroirs. D'autres Lui. Pourtant, à l'infini, ce n'est que Lui. Lui et encore Lui. Plus grand ou plus petit.

7h00

Depuis deux heures, il marche. Il se cogne en se plaignant d'avoir faim et soif.

14h00

Après une matinée de désespoir, il frappe au hasard, jusqu'à foutre des coups de tête dans les parois. Il veut marquer son passage comme le Petit Poucet. Il veut comprendre.

17h00

Avec ses dernières forces, il frappe de toutes ses forces en criant. Il ne sent plus de douleur. Avec horreur, il découvre des murs en briques derrière. Il continue. Malgré le sang, il laisse traîner ses mains contre les miroirs. Il veut encore y croire. Trouver l'issue. Retrouver ses traces de sang. Petit Poucet macabre.

19h00

Rien. La galerie semble infinie. Il hurle. S'assoie. Ferme les yeux pour oublier.

23h30

Sa démarche est lente et pénible.
Puis une flèche au centre d'un miroir. Dans un ultime espoir, sa main fracasse la vitre.
Et le miracle se produit.
Derrière, le vide. Il creuse à main nue. Le verre lui charcute la peau, arrache un peu de chair. Le sang jaillit un peu plus. Des wagons d'hémoglobines.
Il cogne. Rentre le bras en entier.

23h45

Il met des coups de pieds en hurlant comme un fou.
Puis il entre dans l'obscurité.
Un escalier.
Puis, une cave.
L'atmosphère est sombre, glauque.
Tout en bas, un trou.
Il pourrait s'allonger à l'intérieur. Attendre.
Sa main recouvre son t-shirt ensanglanté, couvrant sa plaie ouverte. Derrière lui, une rivière de sang.

MINUIT

Il s'assoit. La terre est humide.
Il lâche son bras. Se vide.
Sa main touche un objet.
C'est une lampe torche.
Il allume.
Face à lui, encore une glace.
Dans le reflet, une plaque de cimetière :
« Moi je, moi je » 06 juillet 1973 - 25 novembre 2023

*Face à Lui, miroir sombre,
Son ego, monstre dans l'ombre,
Terrorisé par la vérité, il tombe.*

7. ZOO

Chaque soir, après sa journée de travail, Henri, directeur d'une petite structure associative, traverse le parc de la Tête d'Or pour faire une halte devant l'éléphant.

Au bureau, les équipes se plaignent de non-paiement de salaire. On lui reproche son comportement. Son manque d'humanité. La vue de cet imposant mammifère lui permet d'oublier ses soucis mais, ce soir, au zoo, quelque chose ne tourne pas rond. L'éléphant qui se déplace avec léthargie tout en agitant sa trompe de gauche à droite semble agacé. Il ramasse de la poussière du sol avec sa trompe et la projette sur son propre corps.

Tout près, le mari d'une des employés qui suit le patron, apostrophe le soigneur.

_ Il est malade ?

_ Quinze jours qu'elle est constipée Géraldine, c'est fou, non ?

_ Géraldine?

_ Oui, l'éléphant.

_ OK.

_ Vous avez de la chance. On lui donne des laxatifs et ça la déprime un peu, du coup elle reste dans la petite salle à l'intérieur. Vous avez de la chance, je veux dire, de la voir dehors aujourd'hui. Bon, je vous laisse, je vais donner des supo aux rhinocéros.

Une idée farfelue jaillit dans la tête du mari. Tout un film. Et si. Et si. Faut dire que depuis trois semaines, il cherche une façon de se venger. Une manière originale, grandiose.

Le lendemain, en fin d'après-midi, pas d'éléphant à l'extérieur. Le patron, inquiet, fait le tour du bâtiment. Il pénètre dans la salle à l'intérieur.

Dans le coin, tapis dans l'obscurité, le mari de la secrétaire. Dans ses mains, les clés du zoo. Dans le bureau du gardien, le soigneur bâillonné.

Le patron marche vers la cage de l'éléphant.

Que se passe-t-il ?

Il cherche à soulager sa conscience tout en satisfaisant son voyeurisme.

Il s'accroupit, regarde par le trou de la serrure.

Tout près, l'animal. Monstrueuse Géraldine. Quel poids fait-elle ? Quel âge a-t-elle ? A priori, elle serait contrariée parce qu'un autre zoo serait venu chercher le mâle. À présent, elle serait seule, sans amour, sans enfants. Piégé dans sa captivité. Loin de l'Afrique.

Le patron regrette d'être venu dans ce local. De l'extérieur, l'éléphant paraît sympathique. Ici, la monstruosité de l'enfermement est insoutenable, étouffante. Il désire partir.

Il se retourne quand le mari de la secrétaire surgit de l'obscurité et le pousse sur la porte de l'enclos qui s'ouvre dans un fracas.

L'éléphant tourne la tête.

Pourquoi un humain vient dans ma chambre minuscule ?

Déjà les émanations gazeuses créent un voile de vapeur asphyxiant.

Le mari de la secrétaire, arborant un masque FFP2 sur son visage, sort et ferme la porte à clef derrière lui. Les paroles du gardien résonnent dans sa tête.

« Une dose trop forte de laxatif et vous faites de Géraldine une arme de destruction massive ».

À l'intérieur, les regards se croisent. Henri versus Géraldine. L'animal semble presque imposer une étrange forme de justice. La cage, autrefois un simple décor, se transforme en symbole de captivité partagée, où le prédateur devient une proie de circonstance. Les frontières entre l'homme et la bête se brouillent. Le patron prend conscience de sa propre vulnérabilité. Enfermé, tentant d'échapper aux relents nauséabonds, il se pince le nez.

L'air se fait rare. Étouffant. D'une main tremblante, il s'efforce d'actionner la porte. Emprisonné dans ce lieu clos. Chaque inspiration devient un combat, chaque souffle un rappel du piège qui se referme autour de lui. Ses doigts tentent d'arracher les barreaux. L'atmosphère, saturée de gaz nocifs, s'alourdit.

Henri croise les yeux de l'éléphant. Les pupilles de la créature massive semblent sonder les recoins les plus sombres de son âme. Les regards se perdent dans le vide. Une somnolence insidieuse l'envahit, un état de semi-conscience provoqué par la lourdeur des gaz environnants. La réalité devient floue, les contours du monde s'effacent.

Les gaz toxiques continuent de se répandre, enveloppant tout dans une brume nébuleuse de destruction.

Le lien fragile entre l'homme et l'éléphant s'évanouit, unissant les deux êtres dans un dernier souffle de tragédie. Henri s'écroule au sol.

Géraldine regarde ce petit machin allongé sur sa paille. Un minuscule fragment d'humanité. Ridicule animal humain. Cette chose inoffensive prend soudain une signification puissante, incarnant toute la douleur que les hommes ont infligée aux éléphants. Les années de confinement. La nourriture insipide. Les ordres. Les regards curieux et cruels. Les traitements

brutaux. Géraldine pivote sur elle-même, un sourire ironique se dessinant sur sa face imposante.

En une minute, elle recouvre le patron de tout ce que contiennent ses intestins, soit cent vingt kilos de matière fécale.

Henri meurt noyé dans une montagne de merde.

L'homme, supérieur en théorie,
Étouffé par les déjections, ironie.

8 . LANCEUR DE COUTEAU

Alors voilà, ma femme frôle la crise de nerf à cause de son patron. Depuis qu'elle a signé un CDI, il se prend pour un humoriste. Gras. Grivois. Il écoute Sébastien Patoche et Francky Vincent en boucle.

Sa passion ? C'est le Ricard et les toro-piscine. J'hésite : le lâcher dans une arène peinturluré en rouge ou le noyé dans une piscine de javel.

Hier, devant toute son équipe, il lui dit :

« Si j'étais toréador, je te chevaucherais bien comme une vachette. »

Quand elle m'avoue que n'est pas la première fois qu'il la compare à une vachette et qu'elle me demande d'intervenir, une vague de chaleur se répand dans mon corps. Du coton dans les veines. Après 10 ans de taule, la rage demande à sortir. Le vase des frustrations est plein à ras bord. Faut le vider et pour cela faut un bouc émissaire. Une mission. Un combat. Et là, c'est du pain bénit. Et pour la bonne cause en plus ! Le liquide va jaillir du vase comme du ketchup dans un ciel noir.

Tout est naturel.

Fracò, mon ancien co'détenu, est un vrai manouche. Pas un de ces musiciens qui se la jouent, Django Reinhardt, en cognant sur des guitares. Son peuple, ce sont les gens du voyage comme les Fury, Tyzon, Tony et John, soit la Gypy King Family de la boxe anglaise. Sauf que Fracò travaille dans un cirque.

Voilà le topo.

Chaque année, le patron de ma femme organise un temps de cohésion d'entreprise. Un cubis de rosé, deux saucissons en plastique, des cacahuètes dans une assiette en carton. De la

musique country, deux ou trois blagues misogynes et une sortie au karting, parfois au bowling.

Cette année, ma femme a convaincu l'équipe de venir au cirque. Et le chef a accepté.

Tu vois le projet ?

Le jour J.

Je suis dans les coulisses avec Fraco. On trinque à nos retrouvailles plutôt deux fois qu'une. J'ai amené de l'alcool à 90 °C, le genre de boisson qui rend aveugle. Je fais semblant de boire des petits *shooters* et Fraco s'enfile de longues rasades.

L'équipe.

Ils arrivent à vingt heures pile. Le patron se pointe, vêtu de sa chemise en jean de tous les jours, avec des franges à la poche. Une ringardise assumée, pure et simple. Son visage affiche un sourire de conquérant, curieux d'assister à un spectacle lamentable. Un mégot de clope pend à ses lèvres.

Dans les loges, Fraco se dandine comme un flan, une vieille pâte toute molle. Tout le monde rit. Personne pour remettre en question le potentiel désastre de le laisser monter sur scène.

20h00

Les lumières s'éteignent.

Dans le fond de l'obscurité, j'observe ma femme, son patron et les autres employés.

"Lâchez la vachette !" Crie le Boss.

Tout le monde rit à gorge déployée et c'est insupportable.

Un projecteur. Un clown, maladroit. Quelques rires, discrets. Le type bariolé de rouge et de blanc présente la soirée. Un autre plus coloré, vient faire des acrobaties. C'est mauvais. Ça manque de rythme et de travail.

20h10

Un dresseur de chat. Des pauvres minous rachitiques dandinent d'un plot à l'autre, courbant le corps, les fesses. Miaulant quand il faut miauler. On dirait des marionnettes sans marionnettistes.

Un moment, le plus gros de tous, refuse d'obéir. Le dresseur, vêtu de noir, avec une veste bariolée de tissu en or, lui frise les moustaches en guise d'avertissement. Puis un autre matou désire s'enfuir et le type lui flanque un coup de pied. La bête décolle du sol pendant une demi seconde.

Le public ne livre aucune émotion. Pas le moindre désaccord. Comme si tout est normal. En fait, je crois que nous sommes tous subjugués par l'incroyable docilité des animaux. Cette magie occulte la barbarie.

20h20

C'est un couple dans la vie de tous les jours (dix ans de vie commune, une famille dans la famille). Eux ce sont les Acrobates. Des vrais. Ceux qui montent en haut d'un mas, se dressent droit et défient la gravité. Ils sont sportifs, athlétiques. Avant de s'élancer sur les trapèzes, le silence.

À ce moment, je pense à Fraco, ivre dans les coulisses. Et s'il ne se rappelle pas des consignes ?

Et les équilibristes s'envoient en l'air. Les mains, les pieds. Les corps décollent comme par magie et retombent dans le vide ... au dernier moment, ils s'accrochent aux barres minuscules. Et les gens applaudissent. Le public, plein d'enthousiasme devient foule.

20h25

La musique retentit : violons, cuivres, roulement de tambour. Instant suspendu.

Le spectacle prend toute sa superbe. Saut périlleux. Corps tendus.

Et la foule explose, démoniaque. Ils les remercient d'avoir risqué leurs vies, sans filets.

Même le patron de ma femme, debout, hurle "bravo". Les employés emboîtent le pas, comme des perroquets. Des pigeons attendant une augmentation.

20h41

Deux clowns ratés se lancent des œillades et des mouvements absurdes. Le malin et le maladroit réunis sur scène. Ce numéro est inutile, ridicule.

Je vais voir Fraco et aussi fou que cela puisse paraître, il est dans son costume, un verre à la main. Le feu dans les yeux. Les flammes au bout des doigts. On dirait un alien venu d'ailleurs.

Pendant ce temps, sur scène, les clowns se balancent des ballons géants comme si c'était le sommet de la comédie.

"C'est chiant ! On veut une vachette", crie le patron.

Et les employés rient. Mais cette fois, on sent leurs ricanements un peu forcés.

Je réfléchis à la douleur que ma femme a ressentie et à toutes les fois où elle a été victime de railleries. Toutes ces fois où il lui avait manqué de respect.

20h50

Enfin, le numéro tant attendu. Je commence à saisir la stratégie des gens du voyage. Ils émaillent la soirée de spectacle de haute voltige et de moments moins éclatants. Ils remplissent soixante minutes. Et pour ça, ils font bosser toute la famille.

Donc. Au centre de la piste, on installe une énorme cible d'environ deux mètres de diamètre. Fraco fait son entrée dans la lumière. Applaudissement.

À un moment donné, il s'arrête net, se cogne le front et s'élance en courant vers les coulisses. Il revient une minute plus tard avec une ceinture de couteaux de lancer. Son regard trahit une lutte intense pour se concentrer. La sueur coule de son front. Il tangué un peu et le public se met à rire, persuadé que c'est un autre clown bien plus compétent.

Un frisson parcourt l'assemblée quand Fraco fixe chaque personne droit dans les yeux. Son strabisme a un effet déstabilisant. Un œil en verre légèrement translucide, l'autre d'un noir de charbon. C'est incroyable, mais il est bel et bien l'unique lanceur de couteaux du cirque.

Quand la foule comprend ce qu'il recherche, chacun retient son souffle.

Un type, tout près :

_ Il joue vraiment bien le mec bourré.

Je commence à regretter mon idée parce que Fraco n'a pas les yeux en face des trous. La possibilité d'un accident est réelle. À cause de moi, il pourrait être accusé de meurtre. Retourner en taule.

Il choisit le cowboy avec la chemise en jean.

Le patron de ma femme refuse. Le public insiste. Je crois voir une certaine jubilation dans le regard des employés, même des rires un peu sadiques quand le chef rejoint la piste.

Sous la lumière, il lève les yeux et jette un regard assassin à ma femme.

Puis il demande à Fraco :

_ Vous êtes bourré ?

_ Hic.

Des rires, encore.

20h55

Le gitan prend un couteau. Le boss lève les mains en l'air. Les yeux éblouis par les projecteurs, on le voit égrener des chapelets de jurons. Des tics nerveux agitent sa paupière droite.

Dans le public, le malaise.

Puis un autre gitan monte sur scène et attache les mains du patron. Le chef se retrouve plaqué contre la cible, piégé.

20h57

Le premier couteau lui frôle le visage.

Il hurle de toutes ses forces.

Tout le monde retient son souffle.

Le deuxième, au-dessus de sa tête.

Le troisième, sous son bras.

20h58

Fraco vomit. Un malaise perceptible se répand dans la foule. Il tangué, tenant plusieurs couteaux dans sa main.

_ Laissez-moi sortir, hurle le patron.

Un gitan glisse une cagoule sur la tête de Fraco et le fait tournoyer sur lui-même.

Cette fois, c'est le silence complet. On entend le courant dans la ligne électrique. La respiration d'un enfant. Les petits pas incertains de cet ancien co-détenu. La peur du chef. C'est le clou du spectacle.

20h59

Puis le chef éclate en sanglots. Alors mon pote accélère. Il pivote dans sa direction et une dizaine de lames percent l'air étouffé du chapiteau.

Shlack. Shlak. Shlak.

Une douzaine d'autres s'écrasent sur la cible.

On a l'impression que c'est des poignards de boucher jetés par un ivrogne en colère. Les armes fendillent l'obscurité dans une danse chaotique. Quand Frako retire sa cagoule, tous les couteaux dessinent une ligne imaginaire autour de la silhouette du patron.

La foule se lève pour lui offrir une ovation.

Le type est détaché, troublé. Le con s'est pissé dessus.

Il est conduit dans les coulisses.

21h05

Je sors, monte dans ma voiture et démarre le moteur. Dans le rétro, j'aperçois le patron, inconscient, allongé au sol, les mains reliées par une corde à mon attache-remorque. Ça sent la sueur, la gnole bon marché et la pisse.

Je dis à Fraco :

_ Merci ! À charge de revanche !

Il sourit et me donne le reste de la bouteille d'alcool à 90°C.

_ C'est pour réveiller les morts.

_ Merci Fraco.

J'accélère.

Le con glisse sur le bitume et s'écrase contre les balustrades au premier virage.

Deuxième. Troisième vitesse.

Le parking du supermarché à côté de la zone industrielle est désert. Quel plaisir de voir ce corps cogné contre des murs innocents, perdu comme une vachette.

T'as manqué de respect à ma femme, hein ?

Au bout de cinq minutes, j'arrête le moteur et descends du véhicule.

Un corps allongé comme de la viande morte. Je lui crache dessus. Il gémit comme un gamin harcelé par dix autres dans les toilettes d'un collège de banlieue.

Je lui plante mon opinel N°8 dans l'épaule gauche en lui hurlant d'ouvrir les yeux.

_ Ça t'apprendra, fils de personne ! Maintenant, c'est le grand final. Essaie de ne pas trop rayer le macadam.

Puis l'épaule droite. Shlack. Deux fois.

Et je lui pisse dessus et déverse le reste d'alcool à 90 °C. Il gémit comme un enfant. Pour terminer, je gratte une allumette et la jette sur sa tête.

C'est beau. C'est fou comme ça brûle bien un corps imbibé d'alcool. Il gesticule comme une putain de vachette dans une arène, comme s'il tentait de s'extraire de son propre corps. Voilà. On y arrive. Voilà du grandiose. Du superbe. Un corps terrorisé, abîmé. Un foutu corps en train de flamber.

Il hurle. J'imagine qu'une langue de feu vient lécher sa poitrine.

_ Ok maintenant ça va vraiment secouer cow-boy. C'est toi la vachette !

Je remonte dans mon Audi et sors du parking en jetant des regards amusés dans le rétro. Je prends la départementale, à fond.

**Boss jouant cow-boy,
Femme traitée en vachette,
Accroché, leçon.**

9. CORDE RAIDE

À la tête de l'entreprise CORDE N'CO, spécialisée dans la fabrication de cordes d'escalade, Pierre dirigeait d'une main de fer. Inflexible, un sale type qui prenait des mesures pour se débarrasser des employés peu productifs, des fainéants, des personnes âgées, et de toutes les femmes qui ne suscitaient pas le moindre intérêt chez lui.

Il répétait sans cesse :

_ C'est de votre faute. Vous êtes mauvais ! Il vous faut plusieurs cordes à votre arc.

5 juillet 2023

Dans le bureau du chef, Esmé, une employée brillante, ose demander une augmentation. Face au refus, elle persiste. Depuis le décès de son père, sa vie est devenue une course effrénée. Reculer n'est pas une option envisageable. Au sein du vaste bureau du premier étage, Pierre hausse les épaules.

_ Sortez où je fais un rapport, dit-il en pivotant pour décrocher son portable.

Les jours suivants, lorsque Pierre déambule à travers l'usine pour jeter un coup d'œil aux commandes, il émet des petits ricanements à proximité de Esmé. Il se fait passer pour le chef tout-puissant, avec une aura de virilité incroyable. Un gars qui, sans s'en rendre compte, semble vouloir venger tous les moments brutaux de son enfance ; quand il ratait l'ascension de la corde, quand les filles se moquaient de lui.

Un soir, ivre, il a raconté à un de ses amis, comment, sans la moindre gêne, il avait profité d'une situation pour abuser d'une fille.

_ Avec la promesse d'un contrat, deux ou trois verres dans le pif et bim.

_ Bim ? Tu plaisantes?

_ Non, je lui ai tout fait !

Même avec le recul, Pierre ne s'était jamais interrogé sur la moralité de ses actes.

Après tout, la promesse a été tenue. Esmé a signé un CDI ! Je suis pas un sauvage.

Esmé n'a jamais évoqué ce viol à personne. Surtout pas à ses frangins. L'un a un pif en vrac, et l'autre affiche une belle balafre de cinq centimètres sur le menton. Des cogneurs. Secs comme des triques. Tendus. Toujours prêts à en découdre. De toute façon, si Esmé se confie, elle perd son travail. Et qui remplira le frigo de l'appartement familial ?

Devant la chaîne industrielle, elle passe sa main dans ses cheveux noirs, très longs. Au lycée, on la surnommait Esmeralda. Mais depuis la belle Turc a perdu de sa superbe. À force de regarder les chaînes d'infos, elle pense que le monde est rempli de catastrophes naturelles, de pervers, de séismes et de guerres.

Quand Pierre suggère que l'augmentation pourrait être envisageable en échange de quelques faveurs, tout s'effondre un peu plus pour Esmé. Yeux fermés. Paupières très serrées. Le visage déformé par la rage. L'enfer. Le feu. Piégée parce qu'endettée, elle est sur la corde raide.

Dans le miroir de la salle de bain, Esmé ne voit plus les yeux clairs et brillants de jadis, seulement un regard d'inquiétude. Il faut en finir. Passer par la justice serait une voix lente et périlleuse. Faut actionner le plan B.

L'IDEE

Chaque année, la firme CORDE N'CO invitait tous ses collaborateurs à une fête d'anniversaire. Esmé refusait de gâcher une précieuse journée de congé. Mais cette année, elle a une mission.

Oui, elle a accepté les avances du patron, mais elle a posé une condition. Pierre avait manqué de s'étrangler, mais attiré par cette femme aux formes généreuses, qui semblait détenir les clés de ses désirs les plus profonds, après un temps de réflexion, il avait cédé.

LA FÊTE

Très officielle avec des discours, des cocktails et des mignardises. Un groupe de musique jazz, quelques magiciens qui réalisaient des *close up*, des caricaturistes, un photographe. Et dans un coin, une grue emmène les gens à trente mètres de haut pour se jeter dans le vide. On voyait les silhouettes s'envoler, chuter et rebondir dans les airs comme sur un trampoline invisible.

Esmé s'approche du patron pour lui rappeler la condition. Aviné, Pierre refuse. Seulement, son employée possède une manière presque animale d'augmenter l'intensité de la chaleur corporelle alors, après quelques instants d'indécision, le patron accepte le défi.

LA CONDITION

Le patron monte dans la nacelle avec Esmé et l'accompagnateur. Certains commerciaux échangent des blagues graveleuses.

En bas, un type gueule dans un micro. Apparemment, il réalise une performance SLAM.

À trente mètres de haut, sur la petite plateforme, le guide sourit, pense à son futur week-end. Dans le regard d'Esmé, une folie meurtrière. Dans son sac à main, le couteau de famille. Celui de son grand-père qui avait combattu fièrement en première ligne pour la France. Large de quatre centimètres à sa base, la lame effilée comme un rasoir est longue d'une vingtaine de centimètres, courbée et pointue à son extrémité. Un *shlass* pour découper la viande.

_ Qui commence ?

_ Allez-y, monsieur Pierre.

_ Si tu veux, mais je saute à l'élastique chaque année...

Esmé s'était renseigné sur le guide. Un visage moucheté de taches de rousseur, des yeux clairs, blessés par la vie après avoir perdu sa femme un soir de beuverie. Les violeurs écopèrent de trois petites années de prison. Depuis, il milite pour que les choses évoluent. Pour que les gros porcs tombent. Esmé a tout misé sur lui. Tant pis si son plan foire.

_ En fait, qui commence à parler ? dit-elle.

_ C'est à dire ?

_ Pierre, mon patron, m'a violée comme un sauvage le 5 mai 2019. J'en ai jamais parlé à personne. Contre mon silence, il m'a offert un CDI. Aujourd'hui, si je désire une augmentation, il faut que je m'offre à lui. Encore une fois.

Le directeur, avec le boudier autour des cuisses, reste niais. Le guide recule d'un pas quand Esmé sort le couteau.

_ Combien sont-telles dans l'usine à fermer leurs gueules quand tu fous tes grosses pattes qui sentent le prépuce mal lavé sur leurs épaules ? Quand tu promets des avantages contre un petit tour dans ton bureau ?

_ Monsieur, enfin, dites quelque chose, lâche le boss à l'attention du guide.

Le type reste muet, sidéré. Une nausée le submerge lorsqu'il visualise sa femme sous les coups des agresseurs.

Esmé s'approche du chef. Il recule d'un pas. Derrière lui, la corde de sécurité. Puis, le vide.

Pour chasser la brume nauséuse qui envahit son cerveau, Pierre secoue la tête. Il songe que cette jeune employée a un coefficient d'audace très élevé. Qu'elle va finir en taule en fin de journée, mais qu'en attendant, il doit trouver la solution pour redescendre au plus vite. Esmé est toute proche de lui. La rage déforme son regard.

_ Tu veux aller voir les flics ? Tu veux me tuer ?
Qu'est-ce que tu veux faire ?

Esmé demeure sans voix.

_ Si tu veux, on appelle les flics. Ce sera toi contre moi.
Une Arabe qui menace son patron avec un couteau de l'armée contre un patron honnête et apprécié.

Esmé baisse la tête. Après tout, il a raison.

_ Pauvre fille, dit le boss.

D'un mouvement sec, il tourne sur lui-même, vérifie auprès du guide que tout est en ordre, puis se jette dans le vide. L'élastique se tend, s'étire, et finit par rebondir. L'instructeur lâche un peu de corde pour permettre à Pierre d'atteindre le sol en douceur. Une fois à terre, une autre personne le débarrasse de son harnais. En parallèle, sur la plateforme, le guide prend le couteau des mains d'Esmé et le cache dans l'armature du chapiteau avant d'actionner la descente.

En bas, Pierre hurle :

_ C'est une terroriste ! Elle a voulu me tuer !

Il s'adresse au guide.

_ Monsieur, vous êtes témoin !

Silence.

_ Gandhi a dit : chacun a raison de son propre point de vue.

_ Je vois pas le rapport !

_ Elle a déclaré que vous l'aviez violé le 5 mai 2019 et a priori, vous n'avez pas réfuté sa déclaration. Et non, Monsieur, elle n'a pas voulu vous tuer.

_ Et le couteau ? Hein ? Vous êtes complices ?

_ Quel couteau?

Pierre s'approche de l'individu, et il faut l'intervention de plusieurs personnes pour éviter une altercation.

Le scandale provoque un tel vacarme que la fête est interrompue. La musique, les animations, les discours. Tout. Dans la confusion ambiante, la presse, censée rédiger un article élogieux pour l'entreprise Corde n'Co, s'affaire à prendre des notes et des photos. La police arrive en trombe sur les lieux. Pendant ce temps, le guide ajuste habilement la plateforme à vingt mètres de hauteur, masquant toute possibilité de vérifier la structure du chapiteau.

Esmé se retrouve licenciée, mais la presse, toujours en quête de buzz, publie un article sensationnel. Dans les colonnes du Dauphiné Libéré, une jeune employée, accuse ouvertement son patron de viol. Et pour illustrer cette histoire, une photo d'Esmé accompagne les propos.

VENGEANCE

En rentrant chez lui, Pierre est surpris de ne pas voir ses chiens. Au fond du jardin, il croit voir une silhouette. Aveuglé par la haine, le frère d'Esme bondit de nulle part et lève le bras. Pierre hurle et prend la fuite en direction de sa maison.

Là-bas, l'autre frère sur la terrasse.

Une balle de 9 millimètres transperce le bras gauche, une seconde trace un sillon sanglant en haut du mollet droit. Puis

une batte de base-ball cogne fort contre sa poitrine. Renvoyé en arrière par la violence de l'impact, Pierre roule dans la poussière en gémissant de douleur.

_ T'as violé notre sœur !

Le long couteau de famille jaillit comme un éclair et tous les doigts des deux mains de Pierre sont sectionnés. Certains avec plus de difficulté que d'autres. Les petits morceaux de viandes sont jetés au hasard dans le jardin, à côté des chiens morts, et retombent, inconscients, du sang jaillissant de leurs extrémités.

Le type est sous le choc.

Les deux frères s'éloignent.

Dix mètres plus loin, ils se retournent.

Des rafales d'AK 47 arrosent le corps, déchiquetant littéralement le tronc de l'homme.

Du sang, des os, de la chair volent dans toutes les directions.

**Vengeance éclatante,
Exécution fracassante,
Justice implacable.**

10. CHASSE A LA REINE DES NEIGES

Méconnaissable. Les lèvres de Gérard ont doublé de volume. Les yeux tuméfiés. La situation est critique. Faut dire qu'en face, ils sont une dizaine d'individus armés et cagoulés. A priori, tous des conjoints d'anciens salariés.

Quand Barbara prend la parole, Gérard sent le sol se dérober sous ses pieds. Comment est-ce possible ? Pourquoi ont-ils des fusils de guerre ?

La peur anéantit tout espoir de fuite.

_ Nous allons lui laisser une minute d'avance, dit Barbara.

_ 30 secondes, dit monsieur Juillet.

_ Non. Une minute.

_ Ok.

Vingt secondes passent.

La petite foule reste silencieuse.

_ Il est con ? Pourquoi il bouge pas ?

_ Oh, tu dois courir, dit Barbara.

_ Je t'ai reconnu Barbara, c'est quoi le projet ? Allez, on se connaît, la blague a assez duré, dit Gérard, le visage figé par la peur.

_ Merde, mais t'as raison. On a oublié la blague.

_ Laquelle ? Demande, monsieur Juin.

_ Le costume.

Cinq minutes plus tard, Gérard court dans la forêt, déguisé en Reine des Neiges.

Cent mètres derrière, Barbara dissimule un sourire de satisfaction. Puis :

_ Go!

Tout le monde part en courant derrière le fuyard. Barbara déplie une chaise de camping et ouvre une mallette avec un fusil à lunette.

La Reine des Neiges court à toute allure. Elle traverse une eau profonde, vert sombre. Elle imagine se cacher dans la vase.

Le liquide est froid, visqueux. Elle retient sa respiration, prête à couler. Elle entend un bruit feutré, un sifflement. En une centième de seconde, son bras est couvert de sang. Des cris de victoire au loin. Elle hurle. Puis elle marche dans l'eau et réussit à joindre l'autre rive.

_ Tirez pas ! C'est trop facile, hurle Barbara.

Ils sont tous debout, à vingt mètres.

_ Gérard, euh non, la reine des neiges, si tu ne mets pas de la bonne volonté, tu n'auras aucune chance de survivre, continue Barbara.

_ C'est moi qui l'ai eu, dit monsieur Juin avec un sourire triomphant.

_ C'est bien. Maintenant, on va lui laisser plus de temps. Et on évite de la blesser. Le but, je vous le rappelle, si vous voulez le maximum de points, c'est de l'attraper vivante et de la menotter.

_ Ok.

_ Dix minutes.

_ C'est trop ! dit monsieur novembre, râleur.

_ Les gars, c'est la Reine des neiges, c'est pas *Spiderman*.

Des rires sous les cagoules. Le patron de Barbara comprend qu'elle n'arrivait pas en avance au taf pour chasser sa solitude ou sa vie familiale ennuyante, mais qu'elle préparait son kidnapping. Elle étudiait ses faits et gestes pour les transmettre à son équipe de sauvages. Il se frotte les yeux. Vision trouble. Oreilles bourdonnantes. L'horreur le saisit en contemplant le

sang. Son cœur bat fort dans sa poitrine. Il n'a pas d'autre option : fuir. Courir le plus loin possible et trouver une issue.

_ Au fait Gérard, on est perdu en Auvergne. La première route est à quinze kilomètres. Je te conseille de galoper comme une gazelle, ma petite pute.

Encore des rires.

Gérard se remémore les petits surnoms affectueux qu'il utilisait pour ses secrétaires, "petites puces", "sucre d'orge". Il réalise que par moments, il a peut-être franchi des limites. Quand il invitait les employées à dîner, à boire un verre. Parfois, sous l'emprise d'alcool, il ne parvenait plus à maîtriser le flot de ses paroles. Son psy évoquait des logorrhées, véritables chiasses verbales. Ça se soignait, mais il fallait du temps.

_ Je suis malade, dit le patron.

Barbara ouvre une caisse métallique. Elle prend un lance-roquettes antichar portatif M-72. Elle le déplie après avoir retiré la sécurité.

_ Moi aussi, je suis malade des vieilles armes. Malade d'amour, si tu vois ce que je veux dire.

Le demi-sourire qui s'ébauche sur les lèvres du patron se transforme en une expression d'horreur.

_ Tu as dix minutes avant que je fasse exploser le monde autour de toi ! Hurlé Barbara.

Le boss serre les poings jusqu'à se planter les ongles dans les paumes de sa main. Son esprit tourne à vide, à la limite de la démence. Puis, pivotant sur lui-même, faisant tourner la robe souple et soyeuse de son déguisement, il disparaît dans la futaie.

Il s'arrête cinq cents mètres plus loin, derrière un arbre, pour reprendre son souffle. Il arrache le bustier de la Reine des Neiges et effectue un garrot sommaire au niveau de son épaule.

Au loin, il entend des hurlements signifiant le début de la chasse à l'homme.

_ Reine des neiges, t'as oublié ton diadème !

_ "Libérez, délivrez, ...".

Il court. Il court parce qu'il ne peut pas se cacher. Ceux qui le traquent semblent connaître chaque centimètre carré de cette région. Puis, sa piste n'est pas difficile à suivre. Des empreintes dans la boue, des taches de sang, des branches rompues, indiquent qu'il se dirige vers le chemin de randonnée.

Quand le boss croise un sentier et un panneau GR13, un élan d'enthousiasme emplit son cœur. Il accélère, mais, au prochain virage, une balle lui arrache l'oreille gauche. Il tombe. Le choc contre le sol lui réveille toutes les autres blessures.

Ne pas réfléchir. Courir. Il choisit de suivre le GR et espère croiser des promeneurs. La sueur, les larmes, la boue, le sang coulent sur son visage marqué par la terreur quand il tombe nez à nez avec un vieux randonneur.

_ Monsieur. Monsieur. Des hommes veulent me tuer.

_ Sympa le déguisement. Vous faites un jeu de rôle en pleine nature ?

_ Je vous répète, j'ai été kidnappé, torturer et là ... Faut appeler la police ! Vous avez un téléphone ?

_ Donne moi tes mains, dit calmement le randonneur.

_ Quoi?

_ Montre-moi tes mains.

Le patron s'exécute comprenant que s'il ne se plie pas à cette volonté, l'autre ne l'écouterait pas.

Le papy, sort un objet de sa poche et, en quelques secondes, menotte le type.

_ Gagné, dit-il.

_ Quoi ?

Et le papy prend son téléphone.

_ Barbara ? C'est monsieur Avril. Je l'ai eu.
Avant que la Reine des Neiges ne prenne conscience de la situation, un bras se referme sur son cou. Elle sent une pression brutale. Cherche à respirer, à aspirer un maximum d'air. Tout devient noir. Elle perd connaissance.

QUATRE-HEURES PLUS TARD

Sous le déguisement de Winny l'Ourson, le visage de Gérard a disparu sous les pansements, son oreille aussi. Le corps bourré de tramadol, il ne ressent aucune douleur. À peine un bourdonnement à la tête. Il porte une épaulière pour soulager son bras gauche. En face, ils sont tous alignés, souriants. Dans un coin, les bras croisés, une haine froide dans le regard, Barbara semble se contenter de diriger la chasse.

_ Monsieur Avril a remporté la première manche contre la Reine des Neiges. Nous regrettons que monsieurs Mars et Décembre **aient tiré** à balle réelle dès le début de la partie.

_ Désolé, j'ai mal compris les consignes.

_ C'est pas grave, on a évité le pire. Mais cinquante points de pénalités. Maintenant, le but, si vous le voulez bien.
Un long silence.

_ Il faut faire basculer Winny l'ourson sur une des cibles, représentées par un pot de miel. Concrètement, il va courir le long du mur du Nord au Sud et du Sud au Nord. Il n'aura pas le choix. Aucune possibilité de s'échapper. Sa seule alternative est d'éviter les tirs. Donc, comme vous pouvez voir, il y a des numéros tous les dix mètres. Des dessins de pots de miel plus ou moins gros. Si la cible est renversée, nous arrêtons le jeu et comptons les points. Nous allons jusqu'à cent. Compris ?

_ Ok mais on va pas le tuer trop vite ? Dit monsieur Décembre.

_ Nous utiliserons des *flash-balle*.

Le patron, incrédule, regarde ce déguisement ridicule et le chemin étroit dans lequel il est piégé comme un rat de laboratoire.

_ S'il vous plaît, nous essayons d'aller au bout du jeu. On évite de viser la tête pour les commotions cérébrales, sinon la cible ne pourra plus courir.

Barbara laisse passer un temps silencieux.

_ Et, ce sera beaucoup moins drôle. Elle tousse avant de reprendre. Et oui, moi la première, je veux l'anéantir. J'ai aussi subi son autorité, sa folie, sa séduction excessive, ses propos vulgaires. Je sais que la plupart d'entre vous désirent venger vos femmes, mais je vous demande s'il vous plaît du sang-froid.

Le chef ressent une bouffée de chaleur. Un vent de panique envahit son esprit. Ce sont des remords pour son comportement au fil des années. Comment faire ? Il essaie de parler, mais quelque chose l'en empêche. Il commence à cracher du sang. Un liquide sombre macule la bouche de Winny.

- Merde. Non pas maintenant !

Et monsieur Avril sourit.

Barbara s'approche de son patron et lui ordonne de courir. L'autre lève un peu la tête et mâche quelques syllabes incompréhensibles.

_ Ferme ta gueule. Oui, tu regrettes. Oui, tu es une grosse merde misogyne, perverse. Sadique. Oui, je sais que tu sais. Mais c'est trop tard. Alors, oui, tu vas crever. Mais pas maintenant. OK ?

_ ... désolé ...

_ Non. Je ne veux pas entendre ça. Quand tu nous ignorais, quand tu nous insultais, quand tu écrivais des rapports sur nous. Les attouchements sur les stagiaires. Les vidéos...

_ Je suis malade.

Barbara se retourne, désespérée. Elle brandit un 9 millimètres et le plaque sur la tempe de Winny l'ourson.

_ Cours!

Et Winny, comme Passe Partout dans l'émission Fort Boyard, commence sa traversée. Les balles fusent dans tous les sens. Des rires. Des cris. Les mois d'automne visent les jambes quand Janvier, Février, Mars et Monsieur Avril se concentrent sur le torse. On entend Winny se plaindre des petites morsures. Mais il tient bon. Il démontre un courage incroyable.

Barbara est fière.

Puis monsieur Septembre, réussit à le faire trébucher en visant la cheville gauche puis l'épaule blessée.

BINGO. Soixante points.

Et le jeu continue.

En fin de journée, monsieur Avril est toujours en tête avec deux cent trente points.

Barbara prend la parole.

_ Avant de passer à table, la dernière épreuve. Je tiens au passage à saluer l'enflure qui nous sert de proie aujourd'hui. Il est résistant. Ce fut un bel enculé durant toute sa carrière et aujourd'hui, il nous démontre qu'on peut donner un peu de soi malgré son incapacité à gérer des équipes, à communiquer, à être humain.

_ Qu'il crève, dit une voix.

_ Avant, il faut finir le jeu.

LA FIN

Sous les projecteurs, installés pour l'occasion, Gérard, habillé comme une danseuse de salsa - hauts talons, collants, jupette, plume de paon, masque et hauts brillants - est ridicule. Tout le monde rit à gorge déployée. Abruti de douleur, drogué jusqu'aux boyaux, le patron ne comprend pas ce qu'il doit faire. Jusqu'à quand va continuer son agonie ?

Une musique brésilienne surgit d'une petite enceinte.

_ Yala!

_ Danse!

Mais le patron, mourant, demeure immobile.

Et Barbara reprend la parole.

_ Pour cette dernière manche, nous jouerons chacun notre tour. Celui qui lui fera faire la plus belle chorégraphie obtiendra deux cents points.

_ Oui, mais les premiers seront avantagés, dit monsieur Octobre.

_ Nous allons procéder à un tirage au sort.

Monsieur Août débute la dernière manche.

Il tire avec un 22 long rifle, à balle réelle, autour de la danseuse en suivant le rythme effréné de la chanson de *Célia Cruz – La Vida es un Carnaval*. La cible demeure impassible, stoïque. Il semble avoir renoncé, comme s'il attendait la mort.

Fin des vingt secondes.

Suivant.

Il faut attendre Monsieur Avril qui vise une jambe pour que la danseuse se mette à remuer. À la fin des vingt secondes, elle tombe par terre. Une dizaine de trous dans les mollets, mais aucun nerf ne semblent avoir été atteints.

__ Pénalité, monsieur Avril.

_ Mais non !

_ Vous avez délibérément visé la cible pour qu'elle danse.

Quelques personnes relèvent la danseuse. Barbara vient lui confier dans l'oreille que s'il démontre une vraie volonté à vivre, alors il sera libre.

Et Gérard s'exécute.

Il tente de danser. Son corps s'écroule.

On le relève une seconde fois. Ses jambes tremblent.

Monsieur Avril est déclaré grand gagnant. Les enceintes diffusent la chanson de Buena Vista Social Club – Chan Chan.

Barbara, prend la parole :

_ Gérard !

Il relève la tête, agonisant.

_ Tu es libre de crever !

Les balles déchirent le costume bigarré. Les autres l'atteignent dans les yeux. À la gorge. Aux mains. Dans le cœur.

BONUS

Septembre.

Le patron de ma femme fut exécrable pendant dix années. Bi-polaire. Taciturne. Radin. Pourquoi avoir attendu toutes ces années pour se venger ? Je pencherai pour l'habitude. Oui, c'est ça, on a enduré malgré nos réticences. Avec la peur des conséquences. La pression sociale. Le manque de pouvoir pour faire bouger les choses. Ou simplement de la froide résignation.

Mais aujourd'hui, tout est différent. J'ai prévu de lui envoyer un ensemble de livres sur la méditation transcendante.

Mon idée, un peu folle : subjugué par la méditation, le chef se retire volontairement de la direction. C'est incongru, mais ça va marcher.

21 septembre :

Les colis sont livrés. Le plan machiavélique est en route.

Mi-octobre.

C'est la douche froide. La réaction du directeur est contraire à ce que j'attendais : il dévore les bouquins. Tous les jours. Enfermé dans son bureau, il prendrait des notes.

Mi-novembre

Le boss crée un coin "zen" dans tout le rez-de-chaussée de la MJC de Vienne avec un coussin de méditation, un jardin avec des bambous, une fontaine bouddhiste en miniature. Il commence aussi à organiser, pieds nus, des séances de méditation en groupe. A priori, il utiliserait le mot *Feng Shui* à toutes les sauces.

Décembre.

Il devient le maître zen de la ville de Vienne.

Et tout l'hiver, j'assiste passivement à sa transformation en grand-maitre bouddhiste.

Printemps.

Avec des complices, je décide d'organiser un électrochoc. Une réunion surprise, avec un invité spécial : un gourou du développement personnel, le Gourou Gourou qui s'appelle (de son vrai nom Victor Plénitude). C'est un écolo extrémiste. Un baba cool XXXL. Un terroriste de la transition écologique. Il porte une longue barbe broussailleuse qui descend jusqu'au nombril. Des colliers en bois d'olivier. Je remarque au second coup d'œil, que sa chevelure est parsemée de fleurs sauvages et de brindilles.

Il arrive en dansant, vêtu d'une robe de moine marron, et commence à réciter des mantras tout en distribuant des bonbons en forme de sexes.

La semaine suivante.

À la première heure, je rends visite à ma femme sur son lieu de travail. Là-bas, tout est surréaliste. Tout le monde danse en imitant les mouvements absurdes du Gourou Gourou. Je me sens mal. Des maux de têtes, l'impression que tout s'écroule. J'ai encore tout foiré. Je m'adosse contre un mur. Je m'effondre de fatigue. Littéralement. Rideau. Bonsoir. Trou noir.

Le grand Gourou Gourou approche. Les lèvres sèchent, avec une haleine d'encens d'Inde bon marché, il me fait du bouche à bouche !

Respiration. Réveil.

Quand je découvre ce visage à quelques centimètres du mien, je

crois mourir. Une grande barbe en bataille ressemblant plus à un nid de poule qu'à une pilosité humaine. Un sourire édenté. Une mâchoire solitaire qui semble flotter.

Je cligne des yeux plusieurs fois.

Victor Plénitude a passé des décennies à planer. Je m'assois sans pouvoir détourner mon regard de ce visage. Il donne vraiment l'impression de nager dans un état perpétuel d'extase cosmique.

Je m'accroupis. Et il recommence. M'embrasse par surprise. Pleine bouche. Bain de salive. Je me débats comme je peux. Bondis sur mes pieds. Crie au secours et part en courant.

Le 21 juin.

J'apprends que le chef a épousé la cause du Gourou Gourou. Sont-ils ensemble ? Quoi qu'il en soit, le big boss évoque de nouveaux projets en lien direct avec l'installation de monsieur Plénitude dans les locaux.

Et le pire se réalise : les employés, dont ma propre femme, commencent à s'habiller avec des robes arc-en-ciel et des accessoires étincelants. Des morceaux de papiers aluminium dans les cheveux.

Tout le personnel, sans exception, suit cet homme comme s'il était une divinité vivante.

Juillet.

Quand je croise le patron de femme, ce n'est plus le même. Un chapeau en forme de champignon, orné de petites clochettes, coiffe sa tête. Un bâton d'encens, senteur vanille, dans la bouche. Selon ma femme, il est beaucoup plus zen, complètement ailleurs. Surtout, il ne lui manque plus de respect. Il se nourrit de graines, de baies sauvages et de

bouteilles d'eau qu'il prétend avoir chargées d'énergie cosmique.

Avant les vacances.

Un nouveau lieu de travail est inauguré. Il est baptisé la Hutte. C'est à la même adresse, mais il propose un esprit plus léger. Il est décoré en maison arborescente avec plein d'instruments de musique sur les murs. Une playlist de musique zen est diffusée dans les haut-parleurs 24 heures sur 24. L'énergie est meilleure. A priori, en cas d'intempéries, la réunion hebdomadaire est annulée. Tous les employés ont l'obligation de réaliser des claquettes sous la pluie. Puis ils se déshabillent à l'intérieur pour se sécher. Tout nu. C'est une façon de vérifier que personne ne se rase. Oui, le chef invite à laisser pousser les poils sous les bars, sur les jambes, la moustache, etc. Ça paraît fou, mais je vous assure, les femmes et les hommes semblent plus heureux.

Tous portent des vêtements piochés dans un tas de fripes multicolores avec des motifs psychédéliques. Heu-reux qui sont. Tous sans exception.

Je regarde le patron de ma femme et ce n'est plus le même. Il est transformé. Tout est possible. La mission est réussit, mais à quel prix ?

CONCLUSION

Nous avons exploré dix manières originales de se défaire du supérieur hiérarchique de ta douce / ton doux à travers des récits tirés de faits réels (ou presque).

J'ai tenté de maintenir un ton humoristique qui, progressivement, a dilué la tension et l'agressivité (ou pas). Mon intention n'était pas de promouvoir la violence, mais plutôt de présenter ces histoires dans un format cool.

Par contre, au fil des pages, une vérité émerge, et je doute fort que les philosophes grecs y trouvent matière à contestation : la résilience demeure la meilleure solution les petits potes. C'est ça. Rien ne peut être plus dévastateur que l'indifférence. Je ne veux pas promouvoir le pardon, mais plutôt encourager l'abandon de toute pensée liée au patron de ta femme (ou de ton homme ou autres ... je ne veux pas d'histoires). S'il t'a causé du tort, alors il est temps de le rayer de ta vie, de tes pensées, de ton existence. Son influence s'estompera, disparaîtra progressivement. Il n'est plus, il n'existe plus, il est réduit à néant. Rien du tout. T'chi wallou.

Voilà. C'est la meilleure vengeance.

Pour illustrer ces dernières phrases, quelques citations de philosophes grecs.

Aristote : Le pardon est la vertu des forts. Celui qui sait pardonner montre une force supérieure à celle de celui qui sait seulement se venger.

Épicure : La résilience consiste à trouver le bonheur même dans les moments les plus sombres. Le bien-être de l'âme ne dépend pas des circonstances extérieures.

Platon : Le pardon est le signe d'une âme noble. C'est l'acte qui libère à la fois celui qui pardonne et celui qui est pardonné.

Sénèque (philosophe romain) : La résilience est la capacité à supporter les coups du destin avec courage et dignité, en transformant les épreuves en opportunités de croissance.

Héraclite : Rien n'est permanent, sauf le changement. La résilience réside dans l'acceptation de cette réalité et l'adaptation à chaque situation nouvelle.

Plutarque : Le pardon est le remède suprême de l'âme, la capacité de guérir les blessures du passé et de créer un avenir meilleur.

Et haïku de la fin.

**Vengeance stérile,
L'indifférence seule grille,
Le feu de l'âme tranquille.**